Pierre Pellegrini

SL4

Guy Boulianne, éditeur

Editeur : GUY BOULIANNE
Lulu Press Inc.

Pour toute communication :
http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com

Pierre Pellegrini

SL4

1ère partie
Des animaux en cage

I

...l'horizon semblait si lointain. Les vagues approchaient, roulant, mourrant sur le sable chaud. Dans un murmure incessant, elles chuchotaient les rives lointaines. Ici ou là, des algues et des coquillages solitaires s'étaient échoués, comme bannis de leur milieu, jugés indésirables au sein de leur communauté. L'écume les poussait toujours plus loin hors de l'eau. Le ciel, d'un bleu immaculé, marquait la fin des flots, d'une courbe lisse et précise. Il recouvrait ce paysage de son hermétique couvercle, comme s'il n'eu jamais fallut savoir ce qu'il y avait derrière. La complainte salée des orgues éoliens durait toujours, encore, sans nul besoin de fin, si douce et enivrante en ce joli décor, qu'elle donnait envie de toujours, et d'encore. Il y avait ici, les ruines d'un château, des rochers en murailles et des arbres si beaux. Il y avait la brise, il y avait le calme, il y avait ici le salut de nos âmes. De ton bleuté hublot, aux rideaux nuageux, toi, regarde nous bien, car nous te regardons, nous, faute de te voir en ces moments heureux. Il se pourrait qu'un jour, nous devinions ton nom.

C'est sur ces quelques phrases que se terminait le livre que lisait Mado. Cela faisait trois heures qu'elle avait commencé ce bouquin, assise sur une dune ensoleillée de la côte atlantique, et elle en avait englouti les quelques trois cent pages d'un seul trait.

Derrière elle, les pins commençaient à s'agiter dans le vent. Il était déjà plus de six heures, et cela faisait longtemps qu'elle aurait dû être rentrée chez ses parents.

« Déjà six heures !! » s'écria-t-elle, en s'empressant de ranger ses affaires dans son sac à dos aux couleurs de l'armée américaine. Puis elle parti en quatrième vitesse vers cette petite maison, que l'on pouvait discerner au loin, derrière les arbres.

Mado était une jolie jeune fille de dix-sept ans au caractère bien trempé, qui ne manquait pas de le faire savoir lorsque quelque chose ne lui plaisait pas. Cependant, elle n'était pas méchante pour un sou, et tout ce qui comptait vraiment pour elle, c'était l'aventure.

Elle voulait voyager, voir du pays, et des gens différents de ceux qu'elle connaissait. Il est vrai que l'ambiance au sein de sa famille ne la poussait pas à la stabilité. Sa mère, morte depuis deux ans dans un tragique accident de voiture, s'était vue remplacée le lendemain même de son enterrement par la maîtresse de son mari.

Mado et son petit frère Laurent, âgé à l'époque de onze ans, n'avaient pas vraiment eu d'autres choix que d'accepter son arrivée, car leur père était un homme violent qui, lorsqu'il buvait, pouvait se révéler très dangereux. La jeune fille portait d'ailleurs sur le haut du cou la cicatrice de ce qui fut sa première et dernière tentative de rébellion contre son 'paternel', comme elle l'appelait. Un jour, elle eu le malheur de dire que cette femme n'était pas sa mère et cela mis son père dans une telle rage, qu'il empoigna une bouteille de rouge et lui fracassa en pleine figure. L'un des éclat vint se planter juste en dessous de sa mâchoire, et manqua de lui perforer la carotide. Il fallut l'emmener à l'hôpital, et cela lui valu une paire de claques au retour.

Depuis, Mado mis tout en œuvre pour que son père ne s'énerve plus. Elle voulait préserver son petit frère, et mainte fois se désigna comme coupable si une bêtise était commise, lui évitant ainsi les représailles douloureuses infligées à coups de ceinturons, ou autres accessoires. Leur belle-mère était donc devenue, par la force des choses, leur maman, et les deux ans qui suivirent furent rythmés par trois gestes principaux de survie. Esquiver les engueulades avec 'papa', ne pas montrer son dégoût quand on embrasse 'maman', et surtout garder l'espoir. Cet espoir infime d'un jour se réveiller, et de se dire que tout cela n'était qu'un mauvais rêve. L'espoir, peut-être, de partir, un jour, vers une vie moins dure, et des journées moins sombres.

Tout en courant, elle se demandait quelle punition elle allait recevoir. Elle avait plus d'une heure de retard, ce qui était largement

suffisant pour rendre son père fou de rage, d'autant plus qu'il avait sûrement passé tout l'après midi à boire. Elle s'attendait à tout et plus elle approchait de chez elle, plus son cœur battait fort, et son estomac se serrait. Elle allait très certainement passer un mauvais quart d'heure.

Enfin, elle passa le petit portillon bleu qui marquait l'entrée du jardin. Elle n'était plus qu'à quelques mètres de la maison, quand elle s'arrêta net. Devant elle se tenait son bourreau. Droit et fier, le regard froid, son père était là, debout, devant la porte d'entrée. Il tenait dans sa main droite l'une de ses maudites ceintures. Le visage de Mado était devenu livide. Blanche comme un linge, elle regardait la silhouette imposante de son père. Ses lèvres tremblaient.

Elle avança lentement, la tête baissée, vers l'entrée de la maison, pendant que l'homme ouvrait la porte. De la même façon, elle passa à côté de lui, et entra. Puis il la suivit en grommelant.

« Tu ne perds rien pour attendre… »

Effectivement, elle n'eu pas à attendre longtemps. Et la raclée fut sévère. Mais au fil du temps, elle s'était habituée aux coups, et quand il eu fini de la frapper, elle monta sans rien dire dans sa chambre, sous les insultes de sa chère 'maman'. Comme d'habitude, elle s'assit sur son lit, et ouvrit le petit tiroir de sa table de chevet. Elle en sorti un petit tube de crème, et en passa un peu sur ses jambes et ses bras. C'était le genre de geste qu'elle faisait cinq ou six fois par semaines, parfois plus. Puis elle s'allongea, et ferma ses yeux rougis par les larmes. Soudain, elle entendit frapper trois petits coups à la porte, et la petite tête blonde de son frère apparu.

« Ça va, Mado ? » demanda-t-il doucement.

« Ça peut aller. Entre. Il faut qu'on parle, frérot. » Dit-elle.

Sur ces mots, il s'exécuta, et referma soigneusement la porte derrière lui. Puis il alla s'asseoir à côté d'elle.

« Écoute, frérot, ça ne peut plus durer, tout ça. Il faut qu'on se barre d'ici. »

« T'es sérieuse ? » dit Laurent, avec, dans les yeux, une lueur si vive, qu'on aurait pu la prendre pour de la joie.

« Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ? » reprit-elle. « J'en ai marre de me prendre des coups, marre de supporter la présence de cette vipère chez nous. En plus, elle pue de la gueule. »

Tous deux émirent un petit rire étouffé.

« Mais on a nulle part où aller. » se rendit compte Laurent. Et son visage repris son air triste. « On partira jamais d'ici. »

Sa grande sœur lui mit les mains sur les épaules, et le regarda dans le blanc des yeux.

« T'inquiète pas. J'ai un plan. Il faut juste qu'on puisse se casser assez loin de cette baraque, avant qu'ils se rendent compte de notre absence. On a qu'à aller en ville, et choper le premier train venu, et à nous la liberté. »

« Et pour manger, on a pas d'argent. »

« Tu sais, ces derniers mois, j'ai pas mal économisé, et je pense avoir trente ou peut-être quarante euros. Ça suffira pour le début. Après, on improvisera. »

Le petit garçon la regardait avec de grands yeux, comme s'il buvait ses paroles. La perspective de pouvoir passer le restant de ses jours loin de là faisait renaître en lui cet espoir, cette petite fleur, qu'il laissait faner jour après jour. Pour la première fois de sa vie, Mado le voyait faire cette chose étrange, que tous les autres enfants de son école faisaient. Il souriait.

Il mis sa main dans la sienne, et la serra fort.

« On va partir d'ici, hein, Mado. C'est bien vrai ? »

La jeune fille regarda son petit bonhomme de frère quelques secondes, puis ajouta.

« Je te le promet, Laurent, je te le promet. »

En disant cela, elle avait le regard d'une mère.

En bas, l'ambiance était plutôt différente. Dans le salon, leur ivrogne de père s'était affalé dans son fauteuil, et regardait la rediffusion d'un match de football, en sirotant une bière. De temps en temps, on l'entendait pousser un hurlement, ce qui voulait dire que son équipe favorite venait de rater une action. Ces braillements étaient régulièrement ponctués d'insultes en tous genres, qui pouvaient selon l'humeur du moment, s'adresser aussi bien à l'équipe adverse qu'à la sienne. Le son était réglé au maximum, et il n'était même pas la peine

de songer à le baisser. Lors des matchs, la télé était un secteur totalement interdit à l'ensemble de la famille, conjointe incluse.

Elle, pendant ce temps, s'occupait dans la cuisine. Elle préparait le repas du soir. Comme d'habitude, elle ouvrirait une boite, et se contenterait de passer son contenu au micro-onde. Pas question pour elle de mijoter de bons petits plats. C'était une pure perte de temps. Plus rapide, moins compliquée, la cuisine industrielle faisait très bien l'affaire. De toute façon, les gosses ne méritaient guère plus que cela, et elle ne se gênait pas pour le leur rappeler.

Elle était assise, et feuilletait un magazine de mode. Ce genre de revues faisaient partie de ses passe-temps favoris. Elle les lisait et relisait pendant des heures, et mettait toujours des petites croix à côté de la robe de ses rêves, ou bien de ce petit ensemble, qu'elle ne porterait jamais. Si jamais quelqu'un avait le malheur de la déranger pendant ce rituel, cela la mettait dans une colère folle.

Une demi-heure plus tard, tout le monde avait mangé ses raviolis, et Mado fut désignée volontaire pour faire la vaisselle. A la maison, la règle voulait que chacun la fasse à son tour, mais curieusement, c'était chaque fois son tour. Vers huit heures et demie, les enfants furent priés d'aller se coucher, car le chef de famille fut pris d'une envie soudaine de faire l'amour. Ils y allèrent donc, et vingt minutes plus tard, plus aucun bruit ne retentissait dans la maison.

C'est à ce moment, que Mado se releva. Elle se dirigea sur la pointe des pieds vers la chambre de son frère, et frappa doucement à la porte. Comme personne ne répondit, elle entra sans bruit, et se pencha au dessus de son lit.

« Laurent… » Chuchota-t-elle. « Réveille-toi… »

L'enfant tourna la tête brusquement.

« Je faisait semblant de dormir, au cas où ce serait les parents. » dit-il

« Ok. Tu as fait ton sac, frérot ? » Demanda-t-elle.

« Oui, il est sous mon lit. »

« Alors prends le, on part tout de suite. » rajouta-t-elle. « Rejoins moi dans ma chambre. »

« Ok. »

Lorsqu’il l’eu rejoins, Mado avait déjà ouvert sa fenêtre, et avait balancé un enchevêtrement de draps au dehors. Son sac aussi était près, et elle regardait une dernière fois sa chambre.

« Tu es prêt pour le grand voyage, Laurent ? »

« Je suis prêt. »

« Alors, allons-y ! » dit-elle. Et ils descendirent le long du mur, en silence.

Arrivés en bas, ils se mirent à courir en direction de la rue. Le simple fait de penser à la raclée qu’ils recevraient tous les deux s’ils rentraient maintenant suffisait à leur donner encore plus l’envie de fuir.

Ils furent bientôt sorti de leur village, et prirent la route de la ville la plus proche. Il devait être vingt-et-une heure dix, et l’on pouvait voir, au loin, dans les herbes hautes des champs alentours, deux petites silhouettes, sacs au dos, qui, rapidement, s’enfoncèrent dans la nuit, disparaissant petit à petit dans le brouillard nocturne.

II

Loin de là, dans un bar…

« …et si le monde avait d'autres limites que celles qu'on a bien voulu lui fixer » dit Marco. « Le monde pourrait être ta maison, comme ta rue, ton village ou ton pays…ou ta planète. Ou plus encore. La preuve de l'existence de nos frontières n'est visible que par ceux qui y sont allés. Tu as été dans l'espace, toi ? »

Il regardait le jeune garçon avec les yeux exorbités d'un fou paranoïaque complètement barré.

« Non. » répondit-il timidement.

« As-tu vu cette planète, ronde et bleue, sans fin ni commencement ? » continua-t-il. « As-tu vu ses limites ? »

« Non. »

« Et que sais tu de ces gens qui disent les avoir vues ? »

« Rien, mais attends un peu. Si je t'écoute, tout n'est que manipulation… »

Marco lui coupa la parole.

« Tout ce que je dis, c'est que nous n'avons pour nous faire une idée de ce qu'est notre territoire, que les yeux du mensonge et de la censure. Nous ne savons que ce que l'on veut bien que nous sachions. Nous ne savons peut-être rien, d'ailleurs, puisque tout est peut-être différent. »

Son interlocuteur le regardait avec attention.

« Je ne comprends pas très bien ce que tu veux dire. »

Marco se rapprocha légèrement de lui, et le regarda droit dans les yeux.

« Et bien, » reprit-il, « pour l'animal né en cage, le ciel, c'est les barreaux. L'espace, inaccessible, c'est le flou de la pièce ou de l'endroit qui l'entoure. Mais pour lui, il n'existe rien d'autre, car nous ne lui apprenons pas qu'il existe un ailleurs, et que le monde est bien plus grand qu'il ne le voit. »

Il marqua une pause, sans quitter des yeux le regard de Layan. Puis il lança d'une voix sombre et sinistre.

« Il se pourrait que nous ne soyons que des animaux en cage. »

Plusieurs personnes s'étaient approchées de la table, et écoutaient discrètement le jeune homme.

« Si tu veux bien, on va reprendre cette discussion ailleurs. » reprit-il en regardant autour de lui. « Ici, les murs ont des oreilles. »

Layan et Marco finirent leur bière d'une traite, et tous deux partirent sans tarder.

Dehors, les rues étaient bien sombres, et se prêtaient aux discutions privées. Mais l'endroit ne semblait pas convenir pour celle que les deux allaient avoir.

« On va aller dans un endroit plus calme, ok ? » proposa Marco.

« Ok »

« Tu sais, si tu veux t'engager avec nous, il faut bien que tu sache où tu met les pieds, et à quoi tu t'expose. » continua-t-il. « Il faudrait pas que dans une semaine tu vienne me dire que c'est pas ce que tu croyais, et nianiania, et tout le bordel. »

« Ouais, je sais bien. » répondit Layan.

« Alors on va discuter, et si un truc te gène, tu me le dit. Ok ? »

« Ça marche. »

Ils marchèrent quelques minutes, puis arrivèrent dans un terrain vague. Ils firent quelques mètres, parmi les herbes hautes, et les quelques saloperies jetées ici ou là par les gens, puis Marco s'arrêta. Il

souleva une grande planche de bois toute recouverte de mousse, et découvrit une petite porte, camouflée dans la verdure.

« Bienvenue chez moi. » dit-il. « C'est un ancien bunker. On peut difficilement trouver plus discret comme piaule, non ? »

À coté de lui, Layan n'en revenait pas.

« C'est clair. » dit-il, le regard fixé sur la porte de métal, qu'ouvrait Marco. « C'est grandiose. »

Une fois les trois cadenas déverrouillés, ils entrèrent, et le jeune homme découvrit le véritable appartement de ses rêves. Sur les murs se côtoyaient Hendrix, les Clash, ou encore Nirvana. On y voyait aussi des paroles d'Exploited, gravées au marqueur près d'un poster de Brigitte bop. Le mobilier se résumait à une table en bois, un lit, et deux ou trois étagères pleines de compact discs. Un vieux réchaud traînait au fond de la pièce, avec quelques ustensiles de cuisine, deux ou trois boites de conserves, et un pack de bières. Marco s'empressa de mettre un fond de musique.

« GBH, tu aime ? »

« Et comment !! »

Ils s'assirent et s'ouvrirent une mousse.

« C'est vraiment chez toi, ici ? » demanda Layan, qui n'en revenait toujours pas.

« Ouais, c'est là que je vis. Ça te plaît ? »

« Carrément !! »

« Alors. » dit Marco. « Parle moi un peu de toi. Bon, tu t'appelle Layan, je m'appelle Marco, mais qu'est-ce que tu projette de faire de toi ? Je veux dire dans la vie. T'as des projets, des trucs que t'aime bien ? Je ne sais pas. »

« Ben moi, je projette rien du tout dans la vie, à part faire chier les bourgeois et écouter du punk, mais de toute façon, on va tous crever, alors tu sais… »

« T'as bien raison, mais on pourrait peut-être faire chier plus de monde si on le faisait à plusieurs, tu vois ? »

« Mais tu voulais dire quoi, tout à l'heure, par animaux en cage ? » demanda soudain Layan.

Le regard de Marco se fit plus noir, et il se mit à parler d'une voix plus posée.

« La Terre, pour peu qu'elle existe vraiment, n'est peut être qu'un pays, une ville, un camp d'emprisonnement…un lieu reculé où je ne sais quelle caste aurait réduit au silence toute une ethnie, toute une population. Les noirs, les blancs, de toutes religions ou sexualités, en d'autres termes, les humains, auraient été mis à l'écart de la société, et auraient créé, au fur et à mesure des générations, une autre société. La leur. »

« Ceux qui auraient fait ça seraient donc des êtres d'une race différente de la notre. Ils nous auraient jugés inférieurs et, logique, auraient éradiqué cette menace que nous constituions pour l'intégrité ou la pureté de leur race. C'est ça ? »

« Exactement. Notre Terre ne serait qu'une île, une île pénitentiaire, une poubelle, une voie de garage. »

« Mais qui sont-ils, et que sont-ils vraiment ? »

« Si je le savais. On nous parc, on nous invente des barrières infranchissables, on nous donne même l'espoir de les franchir un jour, et l'on entends plus parler de nous. Dans notre coin, nous nous reproduisons, nous progressons, nous nous entretuons, nous mourrons. Nous vivons dans une cage, mon ami. Dans une putain de cage. »

Ils discutèrent du sujet pendant une bonne heure, en passant de l'origine de l'homme, aux découvertes futures. Marco expliqua à Layan en quoi il était important de savoir tout ça, et ce qu'il attendait de lui. Deux ans auparavant, il avait créé une sorte d'association, regroupant plusieurs de ses potes et même quelques allumés de la cafetière, plus paranos les uns que les autres. Ils se réunissaient souvent, pour discuter de l'avenir de la planète, et de conspirations gouvernementales, souvent liées aux extra-terrestres d'une façon ou d'une autre. Mais au fur et à mesure, il s'aperçu que tout cela ne menait à rien. C'était bien beau de se savoir manipulés de toute part si l'on ne pouvait rien faire contre. Cette prise de conscience créa pas mal de tensions au sein du groupe. Il y avait d'un côté les ultra pacifistes écolos, qui prônaient le retour à la nature, et pensaient changer le monde avec des fleurs. Il y avait aussi pas mal de gars très motivés pour agiter des pancartes pendant cinq heures, et rentrer chez eux, persuadés d'avoir contribués à la révolution, et, avec Marco, quatre ou cinq gaillards complètement révoltés, qui croyaient plus,

eux, en l’action armée et les coups de force, qu’en la prise de conscience nationale.

Deux réunions plus tard, l’association prenait fin. Mais Marco avait gardé le contact avec les autres gars, et un mois plus tard, ils avaient créé la *Section Latitude 4.*

Régulièrement, ils se livraient à des actes de vandalisme, écrivant des slogans anti-gouvernementaux sur les murs des préfectures, ou brûlant les voitures de personnes dites corrompues. Partout ou ils passaient, ils laissaient derrière eux leur signature : *S.L.4.*

On commençait à pas mal parler de leurs actes dans les journaux, et les flics auraient bien voulu mettre la main sur eux, mais cette petite dizaine de révoltés faisaient bien attention. Ils ne parlaient jamais de leurs actions en dehors des réunions, et s’étaient tous trouvé un surnom. Cependant, la semaine dernière, l’un d’eux, Théo, s’était fait prendre en train de taguer un mur, près d’une école catholique. En l’attrapant, les policiers crurent d’abord alpaguer un vandale sans importance, mais en y regardant de plus près, ils s’aperçurent vite de la prise qu’ils venaient de faire. Sur le mur blanc, inscrit en noir et en grosses lettres, on pouvait lire clairement *GOD IS AN ALIEN s.l.4.*

Aussitôt emmené au poste, il eu droit à un interrogatoire musclé, mais il ne cracha pas le morceau. C’était l’une des quelques règles qui le liaient à la section. *‘La section n’existe plus si je tombe.’*

Les flics le laissèrent sortir au bout de deux jours, en espérant sûrement qu’il les mènerait au reste du groupe, mais fidèle au code et se sachant surveillé, il ne vint plus à aucune réunion.

La section n’existait plus pour lui.

« C’est vraiment dommage » dit Marco. « C’était un gars bien, et il se donnait à fond. C’est vraiment trop con. »

« Et ce mec là, vous ne le voyez plus du tout ? » demanda Layan.

« Non, plus du tout. Ce serait trop risqué. Et c’est pour ça qu’il a signé. Il le savait. C’était un risque. »

« Quelles sont les autres règles de la section ? »

« Il y en a quatre principales. Tout d’abord, ‘la section n’existe qu’au sein de la section.’ Tu ne dois jamais parler de nous en dehors

des réunions, même si tu te crois seul, en face de ton miroir, dans ta salle de bain. »

« De toute façon, j'ai pas de salle de bain… »

« Ensuite, 'la section n'a aucune identité.' Il faudra te trouver un surnom. On n'emploie jamais nos vrais noms, entre nous. Ça complique la tâche aux flics, et ça évite les boulettes en cas de course poursuite. »

« Comment ça ? »

« Et bien si on est poursuivis, et que je t'appelle pour te dire de me suivre, je n'aurais qu'à crier ton pseudo, et les flics n'entendrons pas ton nom. »

« Ok. »

« Troisièmement, 'je donne corps et âme à la section.' il faut que tu soit près à tout donner pour la cause, y compris ta vie. Ça peut arriver qu'on tombe sur des durs à cuire. Il y a des risques. Si tu as peur de mourir, tu te feras prendre. Et je devrais chercher quelqu'un d'autre. Enfin, la quatrième, mais je t'en ai déjà parlé tout à l'heure, 'la section n'existe plus si je tombe.' Cela veut dire qu'au cas ou, malheureusement, tu serais pris, je te remercierais de nous oublier et de dire aux keufs que tu as agit de ta propre initiative. »

« Pas de problèmes. »

« N'y vois pas une menace ou quoi que ce soit, mais en cas de trahison, nous avons une cinquième règle, que nous n'avons pas encore eu à mettre en pratique, heureusement. 'Que je meurs si je trahis la section.' J'espère n'avoir jamais à faire référence à cette règle. Il faut que je te l'explique en détail ? »

« Je crois que non. Où est-ce qu'on signe ? »Répondit Layan en rigolant. Marco souriait aussi.

« On signe pas, non. Mais il faut que je te prévienne d'un truc. Tout ce que je t'ai dit sur ma théorie des animaux en cage, et tout, c'est ce que je pense, mais il y a certains gars, comme Harold, ou Fred, qui ne pense pas tout à fait comme ça. Ici, on est juste d'accord sur une seule chose. Nous sommes manipulés. Alors ne soit pas surpris si ils te parlent de fourmis, ou de trucs comme ça. »

« Vas-y, explique »

Marco se leva, et se dirigea vers une étagère, dans un coin sombre de la pièce. Un seconde après, il revint avec une espèce de petite boite en verre, qu'il posa sur la table.

« Qu'est-ce que tu vois, là ? » demanda-t-il à Layan.

A y regarder de plus près, il vis que la boite était remplie de terre, mais à certains endroit, on pouvait distinguer de petites formes noires, qui creusaient, à l'intérieur.

« C'est une fourmilière ! » s'écria-t-il.

« Exactement. Une fourmilière. Elle appartenait à Théo. »

« Et alors ? »

« Et bien, il pense que quelque part, quelqu'un nous observe, tout comme toi, en ce moment même, tu observe cette fourmilière. Quelqu'un qui aurait créé un microcosme, autrement dit, la Terre, et nous regarderait, soit par divertissement, soit pour nous étudier. »

« Mais qui ce serait, des extraterrestre ? »

« Attends, c'est là que ça se corse. Il pense que ce sont des humains. Imagine un peu. Le type trouve le moyen de recréer la terre, comme une expérience scientifique, au début de la vie. Le gars aurait carrément reconstitué toute l'histoire de l'humanité. Donc, nous serions les acteurs inconscients d'un long métrage, d'un film, qui retrace la vie elle même. Cette reconstitution évoluerait à l'identique de la Terre elle même, et donc dans quelques années, ou peut-être demain, ce type naîtra, et ensuite inventera ce système, et renaîtra, et recréera, et ainsi de suite jusqu'à la fin des temps. Ou jusqu'à ce que quelqu'un lui explose son labo, et donc nous, par la même occasion. En d'autres termes, nous avons déjà vécu, et nous sommes déjà morts. »

« Cette personne serait donc notre créateur. Dieu, en quelque sorte. Dieu serait un humain. Et il serait donc vrai qu'il nous a créé à son image, puisque nous sommes de la même espèce. »

« Il ne s'appelle sûrement pas Dieu, mais peut-être Luc, ou Jean, Alfred, Raimond. Peut-être d'ailleurs est-ce une femme, Marie, Jaqueline, Julia, … »

« Il serait là, notre si grand Dieu. Il ne dirige rien, et se contente de créer des gens qui le créent, pour qu'enfin il les crée, et ainsi de suite. »

« Ce ne sont que des suppositions, et c’est un peu tiré par les cheveux. »

« Pas tant que ça. » dit Layan, qui semblait très intéressé par cette théorie. « Pas tant que ça. »

« Bon, il faut que je bouge, là. » reprit Marco. « Réunion demain à huit heures, ici. Ok ? »

« Ça marche. Je suis des vôtres, alors ? »

« Ça, ce sera à toi de nous le prouver. » répondit Marco. « Bienvenu dans la section. »

« À demain »

Les deux garçons se quittèrent sur ces mots, et partirent chacun de leur côté. Layan avait hâte d’être au lendemain. Il avait attendu longtemps l’opportunité de faire partie d’un groupe tel que la *Section Latitude 4*. Il allait enfin pouvoir agir, avec d’autres personnes, et faire chier le monde à grande échelle.

Il se voyait déjà, la nuit tombée, accompagné de quelques autres rebelles, cagoulé et habillé tout en noir, partir à l’assaut de la préfecture, la bombe de peinture à la main, fier de ses convictions, et prêt à tout pour ne pas se faire prendre. Il y avait aussi cette formidable sensation, que l’on ressent lorsque le risque est maximum, et que l’on sait que tout ce que l’on fait est répréhensible.

Il était fier. Il risquerait la prison, il risquerait de se prendre des coups, il risquerait quelques nuits au commissariat, mais plus que tout, il risquerait la mort. Il tenterait la faucheuse. Il se moquait tant d’elle, tous les jours de sa vie, qu’il fallait bien, enfin, l’affronter un jour. Mais il n’avait pas peur, car il savait que s’il mourrait, ce serait en héros. Oui, il mourrait martyre de cette société, qu’il aurait combattue, lui au moins.

III

La nuit couvrait les plaines de son épais manteau, transformant les arbres et les buissons en de ténébreux personnages, et faisant des nuages des spectres aériens. Le ciel observait, de son œil lunaire, les moindres détails du tableau. Mado et son frère marchaient toujours, et se trouvaient maintenant à une trentaine de kilomètres de chez leurs parents.

Les lumières de la ville se faisaient plus distinctes, au loin, dans le néant de ce noir horizon, telles des milliers d'étoiles scintillant de plus belle à leur approche. Ils venaient de quitter les sentiers boueux de la côte et marchaient maintenant sur une route bien plate et bitumée. Cette route, la jeune fille l'avait déjà parcourue plusieurs fois, car il n'était pas rare que sa belle-mère lui impose quelques courses à faire, lorsque cette dernière se sentait trop fatiguée pour tourner la clé de contact de la voiture. C'est aussi sur cette route que sa mère s'était tuée, deux ans au par avant.

Ils avançaient tous deux sur le bas côté, quand les lumières aveuglantes des phares d'une voiture se jetèrent sur eux, les éblouissant, pendant que le véhicule passait en trombe, dans un vrombissement assourdissant. Ne s'y attendant pas, ils sautèrent dans le fossé, pour éviter le chauffard.

Ce n'est qu'en se relevant qu'ils réalisèrent ce qui s'était passé et se rendirent compte du ridicule de la situation. Se voyant ainsi l'un et l'autre couverts de boue jusqu'au cou, mouillés, et le cul dans l'eau du fossé, ils éclatèrent de rire.

Un quart d'heure plus tard, ils arrivaient aux portes de la ville. Les rues étaient désertes, à cette heure si tardive. Quelle heure pouvait-il bien être, d'ailleurs ? Ils n'en avaient aucune idée. Ni l'un ni l'autre n'avait de montre. Ils se rendirent dans le centre, et trouvèrent vite une petite église. Son clocher indiquait vingt trois heures et treize minutes. Cela ne faisait donc que deux heures qu'ils étaient partis, et ils avaient devant eux toute la nuit pour se fondre dans le paysage et disparaître de cet endroit trop lourd de douloureux souvenirs. Ils ne tarderaient pas à trouver un train en partance, et se glisseraient à l'intérieur. Au petit matin, ils seraient bien loin, et jamais plus leur père n'entendrait parler d'eux.

Marchant le long d'une rue, ils croisèrent le chemin d'un passant à l'allure un peu étrange. Le garçon ne marchait pas droit, et portait à la main un sac à dos à peu près similaire à celui de Mado. Sur tout un côté de sa tête, des cheveux colorés se dressaient ça et là, formant des pics d'une dizaine de centimètre de longueur. Il les croisa sans sourciller, et s'arrêta cinq ou six mètres plus loin. Se retournant, il laissa tomber son sac à terre.

« Du nouveau dans la ville ? » cria-t-il aux deux fuyards.

Laurent tirait sa sœur de toutes ses forces, craignant de se faire agresser. Mais cette dernière ne voyait pas les choses sous cet angle, et se retourna aussi.

« Comment ? » demanda-t-elle.

« Qu'est-ce qu'une jeune fille aussi jolie fait dans les rues en pleine nuit ? » reprit-il.

« On cherche la gare » répondit-elle.

« Elle est fermée, la gare. » lança le punk, avant de roter. « Ils bloquent les portes à onze heures, pour pas qu'on y dorme…les enculés… »

Mado était désemparée. S'ils attendaient le lendemain, ils perdraient beaucoup de temps, et du temps, ils n'en avaient pas en trop. Mais il fallait se rendre à l'évidence. Ils passeraient la nuit ici.

Le jeune homme sorti une bière de son sac, et l'ouvrit.

« Vous ne savez pas où dormir ? »

La réponse ne se fit pas attendre.

« Si, si… » Dit Mado, qui ne se voyait pas dormir en compagnie de ce gars là. « C'est bon… »

Le garçon n'insista pas.

« Ok. » rajouta-t-il avant de repartir. « Bonne soirée, alors. »

« Merci, vous aussi » conclu elle avant de se retourner, et de rejoindre son petit frère, qui était déjà rendu cent mètres devant.

« Allez viens, Mado !» disait-il. « Vite, vite ! »

Et ils repartirent dans les rues, à la recherche d'un abri de fortune.

Ils traversèrent de multiples ruelles, toutes plus sombres et lugubres les unes que les autres, croisèrent la route de quelques mendiants, et autres personnages de la nuit, et finirent leur périple dans une petite rue commerçante, très loin du centre ville. Tout le trottoir de gauche était bordé d'échoppes en tous genres, et de vitrines grillagées. Du côté où ils se trouvaient, il y avait de vieux immeubles grisâtres, marqués par les années, et affublés par endroits de quelques signatures diverses, telles que *Saïd le caïd, Bob grosse kekette,* ou encore *Inouk was here.* Le tout se trouvait sous une allée impressionnante d'arches de pierre, qui parcourait la rue entière. C'est sous ces hautes voûtes qu'ils s'arrêtèrent. Au milieu de tous ces vieux bâtiments, il y avait une toute petite vitrine, et juste à sa droite, une large porte de bois. Il commençait à se faire bien tard, et il devenait urgent de trouver un abri. Mado n'imaginait pas faire dormir son petit frère dehors. Elle n'hésita donc pas une seconde, et donna soudain un violent coup de pied dans la porte. Cela fit un bruit énorme, mais elle s'ouvrit, et tous deux entrèrent dans un petit couloir carrelé, qui devait sûrement mener aux étages. Mais ce que visait Mado, c'était l'entrée qui menait à la vitrine.

Ils avancèrent dans ce couloir sombre et silencieux, en prenant garde de faire le moins de bruit possible. Quelques mètres plus loin, ils tombèrent sur un petit placard d'une cinquantaine de centimètres de haut, tout en bois. Il était vraiment bizarre, ce tout petit placard, et Laurent ne résista pas à la tentation de jeter un coup d'oeil à l'intérieur. Sous le regard intrigué de sa sœur, il l'ouvrit, et fut fort déçu de voir qu'il était vide. Cependant, quelque chose lui paru étrange. Par endroits, le fond du petit meuble laissait passer de très

petites taches de lumière. Une lumière faible. Ils se regardèrent un instant, ne voulant pas croire ce qu'ils avaient découvert.

« Tu pense à ce que je pense ? » demanda Mado, toute excitée.

L'enfant répondit par un petit signe de la tête, qui, selon toute vraisemblance, voulait dire oui.

Sans attendre, il posa ses mains sur la fine plaque de bois, et la poussa fortement. Elle se déroba tout de suite, ouvrant sous leurs yeux ébahis un petit passage étroit vers une autre salle. Aussi incroyable que cela puisse paraître, ils avaient trouvé une sorte de passage secret, comme dans un film de chevaliers, dans je ne sais quel château fort, au temps du moyen-âge. Ils se faufilèrent à travers le meuble, et débouchèrent sur une toute petite pièce, d'à peine un mètre sur deux, et jonchée de vieux cartons vides. Au fond, contre le mur, il y avait un grand lavabo, sur lequel ils trouvèrent un petit tube de coloration pour les cheveux, et divers ustensiles, qui leur permirent de penser qu'ils se trouvaient dans un ancien salon de coiffure. Sur la gauche, il y avait une ouverture qui donnait sur une plus grande pièce. Celle-ci était dénuée de mobilier, mis à part encore quelques cartons, et en face d'eux, il y avait cette fameuse vitrine, et d'où ils étaient, ils pouvaient voir la rue, noire et déserte. Mais si eux pouvaient voir tout ça, on pourrait aussi bien les voir eux de l'extérieur. Ils décidèrent donc de s'installer dans la plus petite salle, pour plus de sécurité. Sans nullement prendre le temps de défaire leurs sacs, ils s'allongèrent à même le sol, et ne tardèrent pas à s'endormir très profondément. Le voyage avait été très fatiguant, et leurs petits corps semblaient avoir besoin de recharger les batteries.

Ils dormirent cinq ou six heures. Vers huit heures du matin, ils furent réveillés en sursaut. On cognait contre la grande vitre. Mado ouvrit discrètement un oeil. C'était la police. Elle s'aperçu vite qu'à la lumière du jour, ils étaient tous deux largement visibles de l'extérieur. Un peu aigrie par ce réveil en fanfare, elle se leva et réveilla Laurent.

« Ouvrez la porte ! » criaient le policier, énervé.

Elle se dirigea enfin vers la vitrine, et tourna le petit loquet qui bloquait l'entrée. Un homme en uniforme entra, et la montra de son gros doigt. C'était un bonhomme gras et bedonnant, dont une grosse moustache ornait le nez.

« Qu'est-ce que vous foutez là ! » hurla-t-il. « Vous vous croyez à l'hôtel, ou quoi ? »

« On ne savait pas où dormir, et… »

« Et quoi ? Donnez moi vos papiers ! » L'interrompit-il. « Et plus vite que ça »

Mado sorti sa carte d'identité, et se retourna pour aller prendre celle de son petit frère. L'homme la regarda faire sans broncher. Quand elle revint, il lui prit des mains, et les regarda attentivement, avant de s'exclamer.

« Et mineurs, avec ça ! Désolé, les enfants, mais on va tous aller au poste. D'accord ? »

Mado acquiesça, et avança vers le fourgon de police, suivie de son frère. Tournant la tête, elle lui fit un petit clin d'œil.

Elle fit encore quelques pas, puis cria.

« Court, Laurent ! Court ! »

Avant que l'homme ne puisse comprendre quoi que ce soit à ce qui se passait, ils s'enfuirent à toute allure, empruntant les ruelles les plus tordues qu'ils pouvaient trouver, pour semer le flic, qui s'était lancé à leur poursuite. Mais il ne lâchait pas l'affaire, et gagnait tout de même du terrain. Soudain, il agrippa la manche de Laurent, et le tira en arrière. Le garçon tomba à terre, et fut vite maîtrisé par son poursuivant. Voyant cela, Mado fit demi tour et se jeta sur lui. Elle l'assena de coups de poings en pleine figure, lui écrasant le nez à plusieurs reprises, faisant gicler du sang sur sa propre chemise. Puis des gens se mirent à crier, à leur fenêtre. Se relevant, elle empoigna son frère et ils se remirent à courir en direction de la gare. Après ce qu'elle venait de faire, il fallait filer au plus vite. Le problème, c'était qu'elle ne savait pas du tout où se trouvait cette putain de gare. Mais pas question de s'arrêter pour demander à quelqu'un, et risquer de se faire reprendre. Derrière eux, le policier gisait sur le sol, la tête explosée. Elle ne l'avait pas raté.

Quand ils arrivèrent près de la gare, ils étaient complètement épuisés. Ce qui les attendait ne leur redonna pas vraiment espoir. Ça grouillait de flics. Il y en avait partout. La petite rue où ils se trouvaient débouchait directement sur la grande place de la gare, et ils durent faire demi tour s'ils ne voulaient pas risquer de croiser la police. Par chance, ils se trouvaient juste à côté d'une vieille baraque

abandonnée. Ils s'y rendirent. En ouvrant le portail, ils tombèrent sur une petite cour. La maison formait un L. sur leur gauche, il y avait une large ouverture, qui menait à un escalier. A l'étage, les murs étaient parfois manquants, et le plancher était troué. En tout cas, il n'y avait pas de toit. Ils ne montèrent pas, car s'y risquer s'avérait trop dangereux. Ils avancèrent un peu. Devant eux, au rez-de-chaussée, il y avait deux portes. Ils ouvrirent celle de gauche, et trouvèrent une petite pièce carrée, aux murs gris. Il y avait un trou dans le mur de droite, et on pouvait distinguer la salle d'à côté, qui ressemblait traits pour traits à celle où ils étaient. Ils choisirent de s'installer dans celle de gauche, pour la simple et bonne raison qu'ils s'y trouvaient déjà. La pièce n'était pas grande, mais ils purent tout de même poser leurs sacs et s'aménager un petit espace à eux. Ils posèrent une vieille caisse dans le fond, et tapissèrent le sol de morceaux de carton, donnant au lieu une apparence un peu plus propre.

« Il vaut mieux attendre ce soir, pour retenter de prendre le train. » dit Mado. « On va rester un peu ici. »

« Mais la gare ferme à onze heures. » la coupa Laurent.

« Oui, je sais, mais on verra vers huit ou neuf heures, quand ce sera plus calme, tu vois ? »

« D'accord. » répondit Laurent. « Comme tu veux, ma sœur chérie. »

Ils s'allongèrent tous deux sur leur matelas de carton, et restèrent ainsi, sans dire un mot, et fixant le plafond granuleux plein de taches d'humidités, et s'endormirent dans la demie heure qui suivit.

IV

Il était environ dix heures, quand retentit un monstrueux et désagréable pet à l'étage de la maison. Ce brutal dégagement de gaz sonnait, comme tous les matins, le réveil du père de Mado. Il s'étira de tout son long, dans le lit conjugal, et ouvrit les yeux. A côté de lui, sa femme dormait toujours. Elle était étendue, la bouche ouverte et à moitié nue, une main sur le sein droit, et l'autre sur son ventre adoré, qu'elle complimentait régulièrement devant la glace, en sortant de sa douche.

L'homme s'assit sur le bord du lit, regarda brièvement autour de lui, et glissa aussitôt une main d'expert dans son caleçon rayé, pour se gratter les couilles.

« Alexandrine ! Café ! » Rugit-il, sans se retourner.

Il n'obtint aucune réponse. Il se retourna donc, et la secoua violement en mugissant de plus belle.

« Le café, bordel ! »

La blondasse se réveilla en sursaut, et hurla à son tour.

« Va donc te le faire toi même, ton jus. Et arrête donc de hurler. »

Il se leva donc, et se rendit dans le couloir.

« Mado, bouge ton cul, et va nous faire du café. »

Il avançait vers la chambre de la jeune fille, pendant que sa compagne se levait, pour se rendre aux toilettes. Elle enfila sa robe de

chambre rose, et mis ses chaussons. Elle allait descendre à la cuisine, quand elle entendit crier.

« Non de dieu de bordel ! La salope ! » Criait son homme.

« Qu'est-ce qui ce passe, encore ! »

Il sortit de la chambre, furax, et entra dans celle de Laurent.

« Elle s'est barrée ! » criait-il. « Et le petit con aussi ! » rajouta-t-il encore plus énervé.

A côté, sa femme n'avait pas bougé. Elle restait là, immobile, en haut des marches, la bouche ouverte.

« Mais ils sont où ? » demanda-t-elle enfin.

La réponse arriva d'elle même.

« Dans mon cul, idiote ! Je te dis qu'ils ont foutu le camp ! »

Il se précipita vers l'escalier, en la bousculant.

« Pousses-toi ! » mugit-il, en dévalant les marches quatre à quatre.

« Mais où tu vas ? »

Il s'arrêta net, et se retourna lentement. Puis il la fixa droit dans les yeux, de son regard noir, et lui dit d'un ton méprisant.

« C'est quoi, là ? C'est un festival comique, ou bien t'es complètement attardée ? »

Puis sur un ton beaucoup plus violent.

« Je vais les chercher, pauvre débile ! Fouille le jardin, je vais voir si ils ne sont pas sur leur foutu plage ! »

Et il parti, laissant la porte de l'entrée ouverte derrière lui.

Dehors on entendit le grondement de sa voiture qui démarrait, et le crissement des pneus, puis plus rien.

Dans la maison régnait le silence. Le salon était silence, l'étage était silence, sa femme même était silence. Elle resta dans cet état de semi conscience deux bonnes minutes, puis se précipita en bas, pour entamer la fouille du jardin. En effet, il n'était pas rare que les deux gosses se planquent dans les buissons, ou les arbres, quand ils voulaient échapper à une punition ou faire chier leur 'mère'.

Sur le côté de la maison, il y avait tout un espace vierge, qui n'était jamais entretenu, et où les arbres et les herbes sauvages poussaient à volonté. Elle courait d'un endroit à un autre, dans une course folle, criant les noms des enfants, ici et là, de sa voix stridente.

Mais elle ne les trouva nulle part et au bout d'une bonne demi-heure, elle rebroussa chemin, n'ayant gagné au cours de cette escapade que des griffures d'orties sur les jambes. Puis elle retourna dans la maison, et alla s'installer dans la cuisine, pour se servir un café.

De son côté, le père de Mado était arrivé en bordure de mer, et inspectait les dunes, où elle avait pour habitude de passer ses après-midi, se ressourçant et oubliant pour quelques heures les tracas de son quotidien, dans la lecture, et dans le silence que lui procurait ces quelques moments de solitude, au son de la houle côtière. Il arpentait les dunes ensablées, scrutant le moindre recoin, ou petit relief, susceptible d'abriter ses enfants. Mais lui non plus ne voyait rien du tout, et commençait à être sérieusement à bout de nerfs. Il se dirigea vers une petite forêt de pins, qui se trouvait à proximité. Le vent était fort, et ils s'étaient peut-être réfugiés à l'abri des arbres. Il parcouru ce petit bois de long en large, et cette nouvelle tentative se solda à nouveau par un échec. Dépité, il se rendit à sa voiture, et retourna à la maison.

Là-bas, il trouva sa femme devant la télé, qui sirotait son café sans sucre, avec un doigt de lait, en regardant les déboires d'un couple au bord de la rupture. C'était le genre d'émissions qu'elle préférait. Elle adorait se faire pleurer devant le malheur des gens, et les plaindre. Aujourd'hui, les héros étaient deux jeunes mariés qui ne se supportaient plus, et avaient décidé de s'inscrire dans l'un de ces fameux stages de médiation, qui leur permettrait à coup sûr de mieux pouvoir dialoguer, et se comprendre l'un l'autre.

L'émission arrivait à sa fin, et le présentateur allait, jouissance extrême, dire si oui ou non les deux jeunes allaient rester ensemble, quand la porte de la maison s'ouvra et entra avec fracas le père.

« T'as pas autre chose à foutre que de regarder la télé ? » lui cria-t-il, en débranchant aussitôt l'appareil, à la grande frustration de l'auditrice au bord de l'orgasme.

« Putain, tu fais chier ! » lui répondit-elle en se levant, pour rebrancher la télé. « J'aime pas que tu fasse ça ! »

Mais il se mit sur son passage, bien décidé à bloquer l’accès à la prise.

« Pousse toi connard ! » lança-t-elle, en tentant une percée.

Il la repoussa violement, la faisant valser sur le fauteuil duquel elle venait de se lever. Mais elle se releva tout de suite, et lui envoya un coup de poing dans la joue qui, à la surprise générale, le fit tomber. Il s’effondra littéralement sur la télé. Eclatant par la même occasion la table basse qui se trouvait à côté. Quand il se releva, il saignait du bras, et de ses yeux sortaient des éclairs meurtriers. Il s’approcha de Alex, et lui attrapa les cheveux d’une main. Il la tenait ainsi, la regardant fixement, et soudain, lui envoya un coup de boule en plein dans le nez. Elle s’écroula par terre, le visage en sang. Dans sa chute, elle entraîna avec elle le téléphone, et la petite sellette sur laquelle il reposait. Mais l’homme ne semblait pas vouloir s’arrêter là. Il la repris par les cheveux, et la releva d’une main, avant de lui donner une grosse gifle. Elle poussa un cri, et percuta en tombant le coin de la table en métal sur laquelle ils prenaient leurs repas.

Elle ne se releva pas.

Il accouru, craignant la ruse, près à lui en foutre une autre, mais fut surpris par la quantité de sang, qui se répandait sur le sol.

« Alex, relève-toi, maintenant. » dit-t-il, d’un ton beaucoup plus calme. « Allez, debout. »

S’approchant, il distingua de petits bouts de matière, blancs et visqueux, sur le coin de la table, et aussi par terre, dans la flaque de sang. Quand il prit la tête de sa femme, pour la relever, il fut pris d’une vision d’horreur. A l’arrière de son crâne, il y avait un trou d’une dizaine de centimètres, à travers du quel on pouvait voir d’autres morceaux de la même matière que ceux qui se trouvaient sur la table. Du trou sortait un très gros morceau de cette substance blanchâtre, parsemée de taches rouges. C’était un bout de son cerveau.

L’homme était devenu tout blanc. Il lâcha la tête de sa conjointe, qui alla s’écraser dans la flaque rouge, faisant gicler des bouts de cervelle de tous côtés. Puis il ferma les yeux et vomi. En les ouvrant à nouveau, il s’aperçu que s’était sur cette même tête qu’il s’était soulagé, et fit un bond en arrière, horrifié par le tableau, pour aller se coller au mur, tremblant comme une feuille, et blanc comme

un linge, mis à part ses mains qui, elles, gardaient la trace, rouge et blanche, de son forfait.

Il les essuya rapidement sur son jean déjà souillé par tout ce sang. Dont il percevait la chaleur, sur ses cuisses. Puis il sortit de la maison en courrant, trébuchant ça et là, sur une chaise, ou un débris de table. Il se précipita dans sa voiture, et démarra en trombe.

Tout en roulant, il revoyait la scène. De temps en temps, un flash survenait, lui envoyant la photo de cette tête trouée, ou encore de ce morceau de cervelle, débordant du crâne percé de sa victime. Il manqua plus d'une fois de sortir de la route, perdant le contrôle du véhicule, lorsque ces images venaient en lui.

Il se dirigeait vers la ville, persuadé de pouvoir y retrouver les gosses. Il ne savait ce qu'il ferait quand il se retrouverait face à eux, mais il n'était sûr que d'une chose. Il fallait qu'il les retrouve. Il se répétait sans cesse cette phrase, comme s'il allait l'oublier d'une seconde à l'autre.

« Il faut retrouver les gosses » disait-il. « Il faut retrouver les gosses. »

V

Le soleil brillait, haut dans ce ciel si bleu, allumant de ses feux les quelques gouttes de rosée, qui subsistaient encore au creux des feuilles si vertes de quelques buissons. L'air était frais, et la fine brise matinale caressait les maigres branches de ces arbres emprisonnés dans de rondes grilles, qui ornaient la place du marché.

Ils avaient l'air si tristes, au delà de leur doux feuillage. Figés dans leur carcan de métal, et droits comme des piquets, ce n'étaient plus des arbres mais des ornements, des statues à l'effigie d'une race disparue. Celle des arbres feuillus, gorgés de cet oxygène si rare dans nos grises villes. Mais après tout, l'homme se devait bien de teinter de verdure ces trottoirs et ses murs, puisqu'en ses créations, il grisait la vie même.

Le murmure des voitures et des foules humaines parvenait à Layan, sous forme d'un vague brouhaha, comme un bruit de fond, plus qu'une gêne. Il marchait dans une rue piétonne, une bière à la main, en sifflotant un air qu'il avait entendu à un concert keupon. Ce n'était sûrement pas sa première canette, car il ne marchait pas vraiment droit et la mélodie ne ressemblait pas trop à l'originale.

Les quelques personnes qu'il croisait faisaient de grands écarts, pour l'éviter. On aurait dit qu'il était contagieux. Personne ne l'approchait à moins d'un mètre. Lorsqu'il se rendait compte de l'esquive de l'un d'eux, il se retournait et leur tirait la langue, en rotant, puis, vengé, reprenait son chemin, tout heureux de s'être payé la tête d'un de ces bourgeois pleins de préjugés à la con. Au coin d'une rue, il repéra soudain un grand homme très maigre, habillé d'une drôle

de façon. Le personnage était de dos et cherchait visiblement quelque chose dans la sacoche qu'il portait à la main.

Arrivé à quelques mètres du mystérieux passant, il reconnu d'un coup l'habit qu'il portait c'était une longue et noire soutane. C'était un curé. Layan se tenait là, immobile, à deux mètres à peine d'un curé, absorbé dans la fouille de sa sacoche. C'était trop beau. C'était surtout trop tentant, et le jeune punk ne pouvait résister à ce genre de choses. Il s'approcha doucement, sur la pointe des pieds, jusqu'à presque toucher le religieux tissu, et posa doucement sa bière presque finie sur le sol. Puis d'un seul coup, dans un bond foudroyant, il se mit à hurler, en empoignant les côtes du père machin, et en le chatouillant. Sous le choc, la victime se mit elle aussi à crier, et fit un bond impressionnant vers l'avant, manquant de peu de se casser la figure par terre. Au bout de quelques secondes, Layan lâcha le curé, et s'enfuit en courrant, mort de rire, dans une rue parallèle. En s'enfuyant, il pouvait entendre les jurons que proférait l'homme d'église à son encontre. S'était vraiment une satisfaction pour lui que d'avoir fait dire *putain de petit fils de pute* à un curé.

Plus loin, il pu enfin s'arrêter de courir, et s'ouvrit une autre bière, qu'il bu à la santé de ce pauvre cureton, qui aurait du mal à prêcher la politesse à son prochain sermon. Puis il se dirigea vers une petite église, à quelques rues de là.

Quand il arriva devant la bâtisse, il avait déjà fini sa mousse, qu'il avait jeté dans une boite aux lettres, à l'entrée d'un immeuble. L'église, bien que pas très grande, valait vraiment le coup d'œil. Après avoir monté trois grandes marches en granit, il arriva devant deux grandes portes en bois, sculptées de toute part, et ornées de reliefs métalliques. Les pierres autour étaient elles-mêmes sculptées, et représentaient de nombreuses scènes de la bible. Plus haut, sur la façade, il y avait de multiples corniches, taillées dans le mur, dans lesquelles étaient posées des statues de plusieurs personnages religieux. En ouvrant une petite porte aménagée dans la porte de droite, il entra dans une grande salle aux lumières dormantes, bardée de vitraux, qui donnaient au lieu une couleur orangée et dorée, à la limite du surréalisme.

Mais tout cela, Layan s'en foutait bien. Il n'avait que faire de toutes ces foutue bondieuseries, qu'il jugeait d'une autre époque. Ce qu'il cherchait n'était certainement pas le salut de son âme, ou le

pardon de ses fautes. Il parcouru la grande allée bordée de bancs en bois, qui menait à l'autel. Arrivé près de celui-ci, il poussa un soupir de soulagement. Sur la droite, dans une petite niche, se trouvaient les cierges et les bougies. Celles-ci lui serviraient bien pour le squatt, car la dernière qu'il lui restait arrivait à la fin, et il fallait bien qu'il s'éclaire. Après tout, si Dieu pouvait lui apporter la lumière, il l'acceptait volontiers.

Il regarda furtivement derrière lui, et s'empressa d'en mettre dans son blouson, dans toutes les poches qu'il pouvait trouver. Il en prit ainsi une douzaine, et pris même le temps de pisser dans le bénitier, qui se trouvait près de la sortie. Puis il fila en vitesse, et se dirigea vers le centre ville. Il y avait par là-bas un petit coin de paradis où faire la manche se révélait être une partie de plaisir. C'était un bureau de tabac où chaque soir, entre huit et neuf heures, on se battait pour se faire ses tunes. En effet, cela marchait vraiment bien, à cet endroit. On pouvait facilement se faire cent balles en une demi-heure. Il s'y installa, pensant se faire juste de quoi manger un petit bout, car il était maintenant presque midi, et il avait dépensé tous ses euros en bibine. Son ventre commençait à le tirailler un peu.

Il s'assis donc sur le petit rebord de la vitrine du tabac, et se mit à la tâche. Les premières personnes ne donnèrent pas grand chose, mais petit à petit, les gens se mirent à donner un euro par un euro. Il eut même droit à un paquet de clopes tout neuf. Arrivé à la somme de treize euros, il décida de remballer. Il finissait de ramasser ses pièces quand une voix l'interpella.

« Toi là-bas ! Tes papiers ! »

C'était la police.

« Et merde, les bleus… » Murmura Layan, à mi voix.

Il se retourna et tomba nez à nez avec deux flics en uniforme. Ils n'avaient pas l'air fins, et il faudrait la jouer en douceur s'il ne voulait pas se faire piquer son blé et ses bougies.

« C'est bon, c'est bon, je m'en vais. » dit-il.

L'un d'eux s'approcha.

« On t'as demandé tes papiers, je crois. » dit-il d'un ton menaçant.

Layan s'exécuta donc, et sorti cet immonde boule de papier, qui traînait au fond de sa poche depuis des mois et qui lui servait de carte d'identité. En voyant ce vieux parchemin tout chiffonné, les flics firent de ces têtes. Il leur tendit, et ils l'examinèrent tous deux d'un air perplexe.

« Monsieur Boutand, je vous prierait de prendre soin de vos papier d'identité. Ce sont des papiers officiels. » Dit l'un des deux, en tournant et retournant dans sa main la carte d'identité.

« Désolé, monsieur l'agent, mais vous savez, ça traîne dans les poches, ça s'abîme… »

« J'en ai rien à foutre, moi. » répondit- il. « Maintenant, écoute moi bien, parce que je ne te le redirais pas. Si je te reprends à faire la manche, que ce soit ici ou ailleurs, je t'embarque. Compris ? »

« Et je mange comment ? » demanda Layan. C'est pas vous qui allez me le payer, mon case dalle. »

Le policier, agacé, allait répondre, mais le deuxième, qui était resté silencieux jusqu'à lors, s'avança, et lui coupa la parole.

« Je te le paye, moi, ton case dalle. Mais il y a une condition. » Dit-il. « Je veux plus te voir taper la manche. Ou bien tu te trouves un job, ou bien on t'embarque, et je te promets qu'on te fera passer une très mauvaise nuit au poste. »

Layan le regardait avec de grands yeux, complètement épaté. Il ne savait pas quoi dire. Un flic venait de lui proposer de lui payer sa bouffe.

« Ça marche. » dit-il. « On va le chercher, ce case dalle ? »

« Pas le temps. » répondit- le policier. « Prends ça, et débrouille toi avec. »

Et il lui tendit un billet de dix euros.

Layan n'en croyait décidément pas ses yeux. La dernière fois qu'il lui était arrivé un truc de barges comme ça, c'était trois mois au par avant. Il parcourait les trottoirs, en faisant les poubelles, car la manche n'avait pas été bonne, quand une belle et grande voiture noire de luxe, aux vitres teintées s'était arrêtée à côté de lui. La fenêtre s'était ouverte, et le conducteur lui avait fait signe de venir, avec le doigt, ce qu'il fit. Il lui avait ensuite demandé s'il avait faim et Layan ayant répondu positivement, il lui avait tendu un billet de deux cent

francs. Il mangea bien, ce jour là, et n'oublia jamais cet homme, tapis dans l'obscurité de sa voiture aux vitres opaques, et dont il n'avait même pas vu le visage. Mais là, c'était différent, et encore plus incroyable. Bien sur, la somme était moins importante, mais c'était un keuf qui la lui avait donné. Un putain de flic.

Il le remercia, et les deux hommes s'en allèrent, le laissant là, en état de choc. Puis il finit de ramasser ses pièces, et parti à son tour.

Il décida de faire un petit tour du côté des arcades, une de ses rues préférée. Il marcha pendant un bon moment, regardant les vitrines des magasins, et s'arrêta soudain, en passant devant un ancien squatt, qu'il avait occupé quelques semaines avant. Des ouvriers étaient en train de le murer. Ses derniers occupants avaient dû se faire griller. Cela lui fit un peu mal au cœur. Aussi, il préféra continuer sa route, et se dirigea vers un petit parc, près du port. Sur la route, il s'acheta un sandwich au poulet, et repris un pack de bières, car son sac commençait sérieusement à se vider. Il arrivait près du parc en question, quand il croisa un homme. Le gars s'accrocha à lui, le regarda bien droit dans les yeux, et lui dit : « moins une heure », puis le lâcha et repris son chemin, avant de disparaître dans une rue adjacente.

Layan n'eu rien le temps de comprendre. L'action dura moins de trois secondes, le laissant figé sur place. Décidément, cette journée s'annonçait des plus bizarres. D'abord le flic généreux, puis ce gars qui l'agrippe, en lui disant je ne sais quoi, …

Mais la réalité lui revint soudain en pleine figure. C'était obligatoirement un signe. Ce mec faisait évidemment partie de la section. Cette putain de section. Il l'avait complètement oubliée. La réunion était avancée d'une heure. Elle aurait donc lieu à dix-neuf heures. Il regarda au clocher de l'église, et vu qu'il était presque treize heures. Cela lui en laissait donc six devant lui. Il alla donc manger tranquillement son sandwich, et entama de vider le joli pack de vingt-quatre offert généreusement par la flicaille locale. Il aimait bien manger dans ce petit coin, car il était caché par de nombreux arbres, et il y était vraiment tranquille. Vers quatorze heures, après avoir bien déjeuné et bien bu, il s'allongea sur le banc qu'il occupait et tenta de faire une petite sieste d'une heure.

Il ne se réveilla qu'à dix-huit heures. En ouvrant les yeux, il découvrit un ciel beaucoup moins lumineux qu'il ne l'aurait espéré. Il

se releva en sursaut, et rangea les quatre bières qu'il lui restait dans son sac. Puis il sortit du parc, et, regardant de nouveau au clocher, il s'aperçu de l'heure qu'il était. Il avait dormi cinq heures. Il s'alluma une clope, et commença à rentrer vers le squatt, pour y planquer son sac à dos, et y déposer les bougies.

Il ne se sentait pas très bien, et avançait dans un état un peu comateux, marchant au radar, dans les rues pavées de cette ville qu'il détestait tant. Cette journée ne lui plaisait guère, et il sentait qu'il allait se produire quelque chose. Il ne pouvait cesser de penser à cet homme, qui lui avait sauté au visage dans, semblait-il, un accès de folie. Qu'avait-il bien voulu lui dire. Peut-être n'était-ce qu'un fou, échappé d'un asile, qui s'était agrippé au premier con venu, pour lui vomir ses délires cérébraux, comme on vomi le trop plein d'une vie encombrée de débris de passions. Peut-être était-ce en fait un appel au secours, un dernier coup de force, pour crier au monde, son désespoir, attendant l'oreille charitable qui saura entendre sa

Complainte. Ce pouvait être beaucoup de choses, mais finalement, Layan se lassa vite de chercher à comprendre, et décida enfin de laisser aux doutes le privilège d'aller joyeusement se faire foutre.

VI

Cela faisait maintenant presque huit heures que Mado et son frère se planquaient dans la vieille maison. Ils commençaient à sérieusement se faire chier, et le moral n'était pas des plus hauts. Ils s'étaient réveillés vers quatorze heures trente, et n'avaient pas même osé sortir dans la petite cour, de peur qu'on ne les voie, sauf pour les besoins urgents. Ils étaient toujours couchés et parlaient de l'avenir, et de ce qu'ils feraient quand ils auraient bougés de ce trou à rat.

Loin d'ici, Mado trouverait un petit boulot, et veillerait comme elle peu à assurer leur survie. Ils se dégotteraient un petit appartement, et vivraient tous les deux, sans avoir à redouter quoi que soit de leur abruti de père.

« Ce sera bien » dit Laurent. « J'ai hâte qu'on soit chez nous »

« Ce ne sera pas facile, tu sais. » lui dit Mado. « Il va falloir être patients »

« Mais on y arrivera, hein ? »

Mado se mit soudain à sangloter.

« Je ne sais pas. » gémit-elle. « J'ai peur de t'avoir embarqué dans une galère pas possible. »

« Mais non, Mado »

« Mais si papa nous retrouve, il va nous tuer ! Si tu savais comme je m'en veux. »

« Non, Mado, il faut pas. On était deux à vouloir partir. Et puis grâce à toi, on a passé presque une journée entière sans se faire taper

dessus, alors tu sais, s'il nous retrouve, ce n'est pas grave. On aura au moins eu des vacances. »

Mado le regardait avec dans les yeux cette petite flamme qu'il entretenait en elle chaque fois qu'il la réconfortait.

« Cela fait deux ans que tu te prends des coups pour moi, Mado, alors je voudrais bien que ça s'arrête, parce que tu tiendra pas toute ta vie comme ça. »

Il n'avait que treize ans, ce tout petit bonhomme, et son passé était déjà chargé de bien trop de douleurs. Deux trop longues années s'étaient écoulées depuis que sa mère était morte. A l'age où n'importe quel petit garçon aurait passé son temps à jouer et à rire, lui n'avait fait que pleurer et voir sa sœur soigner ses blessures quotidiennes, qu'elles soit physiques ou psychologiques, lorsqu'elle ne soignait pas les siennes.

Mado pris son frère dans les bras, le serrant fortement, et mis sa tête contre la sienne. Les chaudes gouttelettes qui roulaient sur ses joues finissaient de tomber sur le visage de Laurent, jusqu'à se fondre dans la laine usée de son pull. Elle ne pleurait plus simplement de douleur. Il y avait en elle la chaleur d'un soleil, réconfortante et douce, telle la caresse d'un rayon lumineux, frôlant l'écorce d'une vie gâchée, jusqu'à en faire ressortir le meilleur, et souriant aux brillantes couleurs d'un frêle espoir, caché au fond du cœur. Elle pleurait de savoir qu'existait devant elle un petit être, son frère, qui par tous les moyens s'employait à préserver son sourire.

S'en suivirent dix minutes d'intenses passions, en un seul et même corps, animé de tant de peurs et d'amour, autant que de gratitude et de larmes. Puis la porte de la maison s'ouvrit.

Ils sursautèrent et se plaquèrent l'un contre l'autre. Mado tourna doucement la tête, et aperçu dans l'entrée le jeune punk qu'elle avait vu la veille dans les rues de la ville. Bien que surprise par cette intrusion soudaine, elle fut presque soulagée de le voir ici. En effet, à la seconde où elle avait entendu la porte s'ouvrir, la peur de voir son père en face d'elle l'avait envahie.

Le jeune homme, lui aussi, fut fort étonné de trouver devant lui ces deux jeunes personnes.

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? » dit-il. « Vous êtes qui ? »

Mado se releva et, le reconnaissant, s'avança vers lui. Elle le regardait avec de grands yeux.

« On s'est rencontrés hier. Tu ne t'en souviens pas ? »

Il la fixa un instant, puis lui tapa un sourire jusqu'aux oreilles.

« La jolie princesse qui cherchait la gare… » Dit-il. « Bienvenue chez moi. »

« Ah bon, parce que… »

« Ouais, c'est mon squatt, quoi. Au fait, je m'appelle Layan. Et vous ? »

Elle s'avança.

« Moi, c'est Mado. » Dit-elle avant de se retourner. « Et voilà mon petit frère, Laurent »

« Salut ! »

« Enchanté, petit frère. »

Layan s'avança pour lui serrer la main. En passant à côté de Mado, il ne pu s'empêcher de lui jeter un petit coup d'oeil furtif. Il reçu en retour un joli mais discret sourire.

« Vous êtes en galère ? » demanda-t-il. « Qu'est-ce qui vous arrive ? »

« On s'est barrés de chez notre père, et il vaudrait mieux pas qu'il nous retrouve, si tu vois ce que je veux dire. On voulait se casser par le train, mais ça grouille de flics, à la gare. Alors on est venus ici, en attendant. »

« Vous prendrez pas le train aujourd'hui. Ça c'est sûr. Il y a eu un meurtre, à la gare. On dit que le gars c'est fait torturer, ou je sais pas quoi. »

« Un meurtre ! » lança Laurent, affolé.

« Ouais, mais de toute façon, c'est une journée bizarre, aujourd'hui. Il ce passe plein de trucs complètement spaces. Il y a même un keuf qui s'est fait tabasser en plein centre ville. »

« Ouais je sais. » dit Mado, en montrant sa chemise pleine de sang.

« Comment ça, tu… »

Layan se mit à éclater de rire.

« C'est toi qui a fait ça ? Alors là, bravo. Il paraît que tu l'as salement amoché. »

« Sérieux ? »

« Ouais. Je n'en reviens pas. La seule jolie fille du coin est une pure boxeuse. Ça c'est très fort. »

Mado lui tira la langue, avant de lui balancer son duvet dans la gueule.

« Eh, doucement ! » cria Layan. « Je suis pas de la police ! »

Et ils éclatèrent tous les trois de rire.

Cela faisait longtemps que Laurent et Mado n'avaient pas ris comme ça. Un quart d'heure avant, ils se pleuraient dans les bras, et ils riaient maintenant, en compagnie d'un parfait inconnu, comme si plus rien n'existait autour d'eux.

Layan se leva, et se dirigea vers le fond de la pièce. Il décrocha du mur un petit morceau de plâtre, et mit à jour un obscur petit trou. Puis il passa sa main à l'intérieur, et en sortit un petit sachet poussiéreux.

« Quel age tu as, bonhomme ? » demanda-t-il à Laurent. « Douze ans ? »

« Treize ans, et je m'appelle pas bonhomme. »

« Et tu fume ? »

« Je veux bien »

« Non ! » cria Mado. « Ça va pas ? »

Layan ne savait pas trop où se mettre.

« Je demandais juste comme ça. Je veux dire…j'insiste pas, quoi… »

Mado le regardait d'un air inquisiteur, mais ne semblait pas lui en vouloir plus que ça. Ce que ses yeux accusaient, son semi sourire le pardonnait déjà.

« Bon bah moi, je m'en roule un. » dit-il, en posant le sachet par terre.

Il en sortit une poignée d'herbe, qu'il posa dans une petite soucoupe, qui se trouvait là, puis pris dans sa poche un vieux paquet de feuilles. Il en déchira un petit morceau, et le roula dans sa main, jusqu'à en faire une sorte de petit tuyau de carton. S'en suivit un méticuleux travail de collage, puis il émietta un peu de sa verte flore dans ce joli deux feuilles qu'il venait de confectionner. Il mit en place le filtre de carton, et acheva de rouler son pétard, un mignon petit cône d'une dizaine de centimètres environ.

Quand il l'alluma, une douce odeur envahit la pièce, et de fins spectres blancs s'échappèrent de sa bouche, filaments dansants aux allures éoliennes, se rejoignant en une ronde éphémère, pour enfin disparaître dans les abîmes obscures du vide et de la perception.

Il le tendit à Mado, qui s'en saisit, et tira une longue bouffée. Elle senti en son être la douce caresse de cette fumée blanche, qui s'introduisait en elle, en son sang, en son âme, jusqu'à chanter en ses plus lointaines neurones les incantations enivrantes, plus qu'un chant de sirène, du bien-être et de la paix, et délivrer en son inconscient la magie des chamanes, et la couleur bleutée des rêves insoumis.

Layan s'était levé, et, rangeant soigneusement son précieux sachet, se retourna vers Laurent, avec un petit sourire.

« Tu n'as rien vu, n'est-ce pas ? »

« Je suis aveugle, de toute façon. » répondit l'enfant, en rigolant.

« Cool »

Ils passèrent une bonne demi heure, allongés à même le sol, à discuter de leurs vies, bercés par les effluves persistantes, qui flottaient encore dans l'air. Mado ne pensait même plus à ce train, qu'il faudrait bien prendre à un moment ou à un autre. Laurent ne semblait pas non plus s'en soucier vraiment, tant l'atmosphère s'était faite paisible. Avec Layan, ils ressentaient un fort sentiment de sécurité. C'était l'un de ces moments magiques qui ne durent que trop peu de temps, et qu'il faut donc savourer au maximum. C'est ce qu'ils firent tous, avant de s'endormir. Seul Layan resta éveillé, et il sorti de la pièce au bout d'un moment, les laissant seuls dans leurs songes.

VII

Il y avait ces deux corps allongés. Il y avait leurs paupières, qui frissonnaient au rythme de leurs rêves. Il y avait un terrible silence, et par dessus tout, il y avait dans cette pseudo chambre la pureté d'un calme retrouvé. Le moindre murmure d'une mouche passant par là était de trop.

Puis la porte s'ouvrit, comme on tire au canon, dans un soudain tonnerre, intense et dévastateur. Une voix en surgit, comme un diable monté sur ressorts surgirait de sa boite, vous explosant à la gueule, ses deux cornes dressées. Cette voix, ils la reconnurent avant même de s'être retournés.

« Vous allez voir ce que je vais vous mettre, bande de petits salops. »

C'était bien la voix de leur père. Il se tenait là, appuyé contre le battant de la porte, à demi courbé, et les regardait comme s'il allait les tuer dans la seconde. Puis il se jeta sur eux.

Avant qu'elle n'ait pu faire quoi que ce soit, il avait déjà envoyé à Mado deux ou trois coups de poings dans la figure. Elle ne pu, bien sûr, se relever, et il commença à lui donner des coups de pieds, en l'insultant de tous les noms. Laurent, qui se trouvait à un mètre d'elle à peine, restait prostré, la tête entre ses genoux, incapable de faire le moindre mouvement tellement la peur s'était emparée de lui. Il voyait sa sœur crier de douleur et ne pouvait strictement rien faire d'autre que de rester là, à attendre son tour.

Puis elle réussit à se dégager un instant, et lui cria de s'en aller au plus vite.

« Barre-toi, Laurent ! Barre-toi vite ! » Criait-elle, quand elle reçu un nouveau coup de poing, qui la cloua à terre.

Il n'en fallu pas plus pour que Laurent prenne conscience de l'urgence de la situation. Il se précipita vers la porte, et sorti en criant, poursuivi par son père, qui hurlait à la mort. Il passa la petite cour, et se retrouva dans une autre partie du bâtiment. Devant lui, il y avait l'escalier cassé qui menait à l'étage. Son père arrivait à sa hauteur, quand il sauta sur une poutrelle, pour enfin se hisser tant bien que mal sur les vieilles marches de bois, toutes fissurées de partout. Mais le vieux bonhomme n'allait pas se laisser semer aussi facilement, et il monta à son tour, criant à l'enfant qu'il n'irait pas bien loin et qu'il allait le tuer, comme sa mère et sa sœur. Il perdit l'enfant de vue une seconde, et, courant toujours, parcouru les quelques mètres de plancher moisi qui constituaient l'étage. Il ouvrit une porte, et s'engouffra dans une petite pièce noire. Puis il s'arrêta net.

Son regard était plus noir que l'obscurité de la pièce elle-même. Mais il ne disait plus rien, et ne bougeait plus. Puis il se mit à reculer très doucement, suivit de près par une lame d'une bonne vingtaine de centimètres de long. A l'autre extrémité de cette lame, il y avait Layan. Le bras en avant, pointant son arme contre la gorge du père, il sortit de la petite pièce, en le faisant reculer lentement.

Derrière lui, il y avait Laurent, qui restait bien à l'écart, redoutant un revers de situation.

« Si tu bouge, sale fils de pute, je te promet que je t'arrache la gueule. » dit-il. « Recule ! »

Layan le fixait droit dans les yeux et le poussait de temps en temps, de la pointe de son couteau à cran d'arrêt. Le Père reculait sagement, en silence, quand il se produisit un évènement inattendu.

Sous le poids de l'homme, une planche céda, entraînant avec elle un gros morceau de plancher, et le père fut soudain déséquilibré, et tomba en arrière. Il fit une chute de trois mètres, et atterrit dans la petite cour, qui se trouvait juste en dessous. Layan s'approcha prudemment du bord, et regarda. Ce qu'il vu, il s'en rappellerait longtemps. En bas, il y avait le corps d'un homme, étendu sur le sol dans une drôle de position. Sa tête trônait quelques centimètres plus

haut, accrochée à un grand morceau de verre brisé. Elle n'était pas totalement détachée du reste de sa personne, et ne tenait plus à lui que par un lambeau de peau, qui s'étendait de son menton à son nombril, flottant au vent comme un vieux morceau de tapisserie décollée d'un mur.

Laurent allait se pencher pour regarder, mais Layan le retint à temps. C'est en lui mettant une main sur les yeux qu'il le fit passer à côté du trou, pour descendre. Mais une fois en bas, Laurent se mit à courir, et Layan n'eu pas le temps de le retenir, avant qu'il n'aille voir de ses propres yeux.

Arrivé près de son père, il resta debout, et le regarda un moment, avant de lui cracher au visage.

« C'est bien fait. » dit-il. « C'est pas trop tôt. »

Layan lui mit une main sur l'épaule, et l'attira vers lui. Le regardant dans le blanc des yeux, il lui fit un sourire discret.

« Tu as sûrement raison, bonhomme. Tu as sûrement raison. »

Laurent se retourna alors vivement, le regarda méchamment pendant une bonne dizaine de secondes, puis lui fit un sourire jusqu'aux oreilles.

« Je ne m'appelle pas bonhomme, je te dit. »

Et ils éclatèrent de rire. Mais ils reprirent soudain conscience de ce qui s'était passé.

« Mado ! » cria Laurent.

Ils coururent dans la pièce où elle se trouvait, et se précipitèrent à ses côtés. Elle était étendue sur le sol, le visage en sang, et semblait en bien piteux état. Laurent versa une larme, qui tomba sur le front rouge de sang de sa sœur, créant une petite tâche d'une couleur plus claire. Layan tenta de la faire revenir à elle en lui donnant quelques claques, et en criant son nom, mais rien n'y faisait, et elle restait ainsi, inconsciente, ses deux beaux yeux fermés, et la bouche entre ouverte. Il fallait bien se rendre à l'évidence, elle ne reviendrait pas. Laurent fondit en larmes, et se jeta dans les bras de Layan, qui, lui même, n'en croyait pas ses yeux, et avait envie de pleurer.

« Je suis désolé, Laurent. » disait-il. « Je suis désolé… »

Il le tenait fort contre lui, se demandant quoi faire, quand il aperçu l'une des lèvres de Mado bouger.

« Mado ! »

Il accourut vers elle sans attendre, et releva sa tête, sous le regard de Laurent, qui n'en croyait pas ses yeux et sanglotait encore, comme s'il ne comprenait pas que sa sœur était finalement vivante.

Puis il se jeta sur elle, alors qu'elle ouvrait difficilement les yeux, et l'embrassa à plusieurs reprises. Elle l'avait échappé belle. Son visage était couvert de plaies, et les coups qu'elle avait reçus auraient pu la tuer dix fois. Son père n'y était pas allé de main morte.

« Je t'aime, petit frère. » dit-elle. « Je t'aime. »

« Moi aussi, soeurette, j'ai bien cru que… »

« Chut… »

Elle se retourna vers Layan.

« Il est ou mon père ? »

Il ne savait trop comment lui annoncer la nouvelle, et décida d'y aller franco.

« Il est mort. »

Mado ne broncha pas. Elle le regardait fixement, droit dans les yeux. Son visage n'exprimait aucune émotion, ni ne trahissait le moindre sentiment, qu'il soit de tristesse, ou de joie. Elle avait pourtant très bien compris ce que venait de lui dire Layan, mais tout se jouait au plus profond d'elle même, dans son cœur, et dans ses tripes, dans sa tête, et dans son esprit. Elle regarda un instant Laurent.

« Tu est triste ? » lui demanda-t-elle.

« Non, pas vraiment. » lui répondit-il, d'une toute petite voix.

« Moi non plus. C'est une bonne chose. » Reprit-elle, toujours sans aucune expression dans le regard. « Comment c'est arrivé ? »

Layan lui expliqua brièvement ce qui s'était passé, justifiant son assistance un peu tardive par le fait qu'au moment où elle se faisait taper, il était profondément endormit, et n'avait donc pas entendu ses cris. Ce n'est qu'au moment où Laurent était entré dans la pièce où il se trouvait qu'il s'était réveillé, et avait réagit à l'agression. Il lui décrivit comment la chute d'une planche avait déséquilibré son père, l'entraînant vers cette plaque de verre.

Peu après, elle alla voir d'elle même le cadavre désarticulé, et cracha à son tour dessus. Ses blessures, bien que spectaculaires,

n'étaient que superficielles, et elle se permis même de lui envoyer un coup de pied dans les côtes, ou plutôt dans ce qui en restait.

« Il faut qu'on bouge d'ici » dit Layan. « Si on nous trouve à côté de ça, on est bon pour la zonzon. »

« C'est clair, et moi, les flics, je les ai assez vu pour aujourd'hui. » dit Mado.

« Mais on sait pas où aller, nous. » dit Laurent, d'une voix triste.

« T'inquiète pas pour ça, bonhomme. Je connais un autre squatt, pas trop loin d'ici. » Répondit Layan.

« Laisse tomber, on va pas t'emmerder avec nos histoires. » répliqua Mado, en attrapant son sac. « On se débrouillera »

Layan lui pris soudain le bras, et la tira vers lui. Il la regarda dans le fond des yeux, et pris un instant un visage sombre.

« Si vos histoire m'emmerdaient » dit-il, « croit bien que vous ne seriez plus là depuis bien longtemps. » puis son sourire réapparut.

Mado, elle aussi s'était mise à scruter les lueurs abyssales de ses yeux d'un noir d'encre. Il se passa dix à quinze secondes, durant lesquelles le monde entier aurait pu s'embraser, dans le chaos le plus total, sans qu'ils ne s'en soit aperçus. Plus rien ne semblait exister, mis à par les yeux de Mado pour Layan, et ceux de Layan, pour Mado. Puis il s'approcha d'elle doucement, et l'embrassa.

« Bon, on y va, ou vous faites un bébé ? » les interrompit Laurent.

Il se détachèrent l'un de l'autre, se regardant toujours aussi amoureusement, puis Layan posa sa main sur la joue de Mado, et la caressa doucement.

« Le bébé, c'est pas pour tout de suite, alors on y va ? » dit-il, sans toute fois lâcher les yeux de Mado.

« On y va. » dit-elle. « On y va… »

Layan s'empressa de vider sa cachette secrète de son précieux contenu, et ils allèrent tous chercher leurs sacs. Puis ils s'en allèrent enfin, laissant derrière eux les cadavres d'une maison et d'un homme, accrochés l'un à l'autre, tels deux amant meurtris, fusionnant dans une

danse aussi macabre que le destin de l'un comme de l'autre. La maison était en son corps, comme il était en son décor.

Layan les emmena dans un ancien hôpital, fort heureusement désert de tout patient ou médecin. Ils passèrent par une fenêtre pour entrer dans le bâtiment, et il leur fit brièvement visiter les lieux. Il semblait que cet hôpital soit en fait une sorte de laboratoire, car ils passèrent dans plusieurs salles remplies de grandes tables, et de restants d'éprouvettes et d'alambics en tous genres.

Arrivés devant un petit escalier, ils s'arrêtèrent, et Layan se retourna.

« Je dois bouger, là, alors je vous laisse continuer la visite tous seuls, ok ? » dit-il.

« D'accord. » dit Mado. « Mais tu reviens, c'est promis ? »

« Promis… » Dit-il, avant de l'embrasser sur la tempe. « J'en ai pour une heure ou deux. »

Layan n'avait pas vu l'heure passer, et il était presque dix-neuf heures. Il fallait qu'il se dépêche, s'il ne voulait pas rater la réunion. Il partit comme une flèche, dans les rues, laissant Mado et Laurent dans ce sordide labo qui, néanmoins, était bien plus propre que la vieille maison, et dont certaines pièces était même moquettées.

VIII

La montre de Marco indiquait dix-neuf heures et une minute. Il était adossé au mur, la tête à côté de la basse de Sid Vicious, et scrutait la salle avec un regard noir.

« Virgil, tu peux verrouiller la porte, s'il te plait ? » demanda-t-il.

Sans dire un mot, un grand gaillard se dirigea vers l'entrée du bunker, et tourna les trois verrous, dans un grincement métallique tout à fait désagréable. Puis ils se regroupèrent tous autour de la table. Il y avait dix personnes, en plus de Marco. Layan était avec eux. L'ambiance était glaciale, et le silence pesant.

« Bon. » commença Marco. « Ce soir, la réunion sera plus courte que d'habitude. Vous le savez peut-être, un mec s'est fait buter à la gare, cet après midi. »

Un murmure envahit la pièce…

« C'était Théo. »

…et le silence retomba.

« Apparemment, ils l'ont torturé. Il paraît que les flics ont eu un mal de chien à le reconnaître. »

« Qui ça, 'ils' ? » demanda Layan.

« Plus tard. Ce qui est important, c'est qu'il a peut-être parlé. Alors je suggère qu'on se barre d'ici au plus vite, et qu'on se trouve un autre trou si on ne veut pas finir dans une petite boite. »

« C’est clair. » s’écria Dam, du haut de son mètre quatre-vingt-dix. « Faut qu’on bouge maintenant. »

« Carrément ! Ils savent sûrement où on est. » Enchaîna sur un ton paniqué Red-Pig, un gros punk bedonnant.

S’en suivit un brouhaha d’exclamation en tous genres, provenant de chacun des membres présents. C’était le bordel total. Personne n’écoutait plus personne.

« Vos gueules ! » cria Marco. « On est pas au café du coin, bordel de merde. »

Les bouches se fermèrent aussitôt.

« Je propose qu’on se barre tous d’ici maintenant, et qu’aucun de nous n’y revienne plus. Jamais. Je vous contacterais quand j’aurais un autre plan. Bonne soirée, les gars. »

C’est ainsi que se termina la première réunion de Layan. Pendant que les autres commençaient à sortir, il s’approcha de Marco, qui rassemblait ses affaires.

« Désolé pour tout à l’heure, Layan, mais je suis un peu stressé, là. Tu comprends ? »

« Ouais, c’est pas grave. Mais en bref, c’est qui ces mec. »

« Des Kappas. »

« Des quoi ? »

« Les Kappas. C’est un groupe de gars qui cherche à nous faire taire, depuis quelques temps. Ils seraient trop heureux de nous trouver là, et de faire un tir groupé. »

À ce moment, des détonations se firent entendre, suivies de près par des cris de douleur.

« Qu’est ce que c’est que ce bordel ? » cria virgil.

Puis Dam surgit de dehors, et s’engouffra dans la salle, couvert de sang, claquant la porte derrière lui.

« C’est la merde ! » cria-t-il. « Ils sont déjà là ! Ils nous ont tiré comme des lapins ! »

« Non de dieu. » dit Layan.

Marco se dirigea rapidement vers une petite armoire. Il ouvrit le cadenas qui en maintenait les portes fermées, et mit à jour une jolie petite armurerie.

« Tenez, prenez ça ! » dit-il en tendant à ses camarades des flingues, et des fusils. « Ça va, Dam ? »

« Ouais, c'est bon, je suis pas blessé, c'est Red-Pig qui met tombé dessus. Ils l'ont eu. »

« Il y avait qui, encore ? »

« Phil et Jérôme, mais je pense pas qu'ils s'en soient sortis. Ils sont au moins un vingtaine, c'est sûr. »

« Ok. On est huit, et il faudra bien que ça suffise. »

« Attends un peu. » dit Layan, l'arme au poing. « Si on sort, ils vont faire un carton ! »

« On va pas sortir par là. Venez. »Dit Marco, en leur faisant signe de la main.

Il les emmena au fond de la pièce, et souleva une planche. Sous leurs yeux ébahis, ils découvrirent une échelle, qui descendait dans une sorte de galerie très sombre. Ils empruntèrent le passage tour à tour, et se laissèrent conduire dans l'obscurité, jusqu'à une autre petite salle.

« C'est une galerie qui relie tous les bunkers du coin entre eux. Et croyez moi, il y en a un paquet. »

« Génial… » Soupira virgil.

« Normalement, on va se retrouver de l'autre côté du terrain vague. Si on ne fait pas trop de bruit, ils ne nous capterons pas. »

Ils sortirent, et, comme prévu, se retrouvèrent à l'opposé de l'entrée du terrain. Ils s'enfuirent donc un par un, emportant chacun une arme avec lui, et disparurent dans la grisaille de la nuit qui tombait, telle un rideau clôturant la scène de son opaque cape. Cinq minutes plus tard, le bunker prenait feu, embrasant de ses lumières vives ce ciel si gris qui l'observait de loin.

La nuit tomba rapidement, recouvrant les murs calcinés de son épais manteau, jusqu'à en effacer toute trace d'incendie, et jusqu'à camoufler le lieu du drame même, comme s'il eu fallu effacer les dernières heures vécues de la mémoire du sol, du ciel, et de la lune.

Au loin, les lampadaires s'allumaient, tels de valeureux phares, assurant la survie de flottants voyageurs, en ces heures incisives où le joli square fleuri du jour se transformait en un recoin des plus lugubres, où les ombres avaient des couteaux, et où les bancs ronflaient et sentaient le pinard.

IX

Le jour se leva bien avant Layan, et les coquins rayons du chaleureux soleil vinrent lui caresser le visage, passant par la fenêtre ouverte. Il clignait des yeux, alors que la lumière chatouillait ses paupières dans un balai solaire aux reflets amoureux.

A côté de lui, Mado dormait profondément, blottie contre son frère, en position fœtale. De temps en temps, elle bougeait la main, foudroyée par un rêve, ou par un courant d'air, puis s'immobilisait de nouveau, apaisée.

Laurent, lui, dormait sur le dos, la bouche grande ouverte, et l'on ne distinguait en lui la moindre contrariété. Il semblait heureux et comblé, gobant les mouches comme pas deux, dans un prodigieux numéro de pétrification. Seul son torse, qui se soulevait régulièrement, laissait penser qu'il était en vie.

Lorsque Layan était rentré, la veille, il les avait trouvé tous deux endormis profondément, sur leurs duvets, et n'avait pas voulu les réveiller. Il avait juste frôlé de ses lèvres le front de Mado, puis s'était allongé à côté d'elle, son canon scié contre sa jambe gauche.

Il se réveilla vers onze heures, et faillit faire une crise cardiaque en ouvrant les yeux. Au dessus de lui, il y avait la grosse tête de Marco.

« Qu'est-ce que… »

« Réveilles-toi Layan, il faut se barrer. » disait-il.

« Qu'est-ce que tu raconte ? » demanda-t-il en se redressant.

« Ils ont eu Harold cette nuit. Ils lui ont coupé la tête. Et ce matin, les keufs ont retrouvé Alan dans le canal, avec un trou entre les deux yeux. Si on ne se casse pas vite fait, ils nous retrouverons. Ils savent qui on est. Faut qu'on se casse, Layan »

« Putain de bordel… Mado ! » Cria-t-il. « Laurent ! Réveillez-vous ! »

Mado ouvrit un œil timide, et se releva d'un bond.

« Qui c'est ? » demanda-t-elle, surprise.

« C'est un pote, je t'expliquerais. Ecoute, il faut qu'on foute le camp d'ici. On nous recherche. Laurent ! »

« Mais qu'est-ce qui se passe ? » cria –t-elle.

« Je t'expliquerais plus tard, je te dis. Pour l'instant, on change d'air. Vite ! »

Mado réveilla son frère, et ils replièrent rapidement leurs duvets, puis sortirent. Dehors les attendaient Dam, Fredo, Pierrot, et Virgil. La petite troupe partit en direction de la sortie de la ville.

« Je connais un refuge, un peu en dehors de la ville. On pourra s'y planquer le temps que ça se tasse. » Dit Marco.

« C'est loin ? » demanda Fredo.

« Pas trop, non. Mais assez pour devoir y aller en voiture. Je ne peux pas prendre tout le monde dans la mienne. Pierrot, t'en as pas une, toi ? »

« Si, je peux prendre quelqu'un. »

Fredo se proposa pour y aller avec lui, ainsi que Dam. Ils se donnèrent tous rendez- vous sur la place du marché et, quand tout le monde fut là, le convois partit en direction du refuge. En tête, il y avait Mado, Laurent sur ses genoux, Layan à côté d'elle, et Virgil sur le siège passager. Marco conduisait. Derrière eux, Pierrot conduisait pour Dam et Fredo. Ils firent quelques kilomètres, quand Pierrot remarqua une voiture qui les suivait.

« Dam, regarde derrière. Elle nous colle au cul depuis au moins dix minutes. »

En effet, la voiture était toujours là, et commençait même à se rapprocher à vive allure. Pierrot donna un bref coup de klaxon, et

Mado se retourna. Il lui fit alors signe de regarder derrière. Ce qu'elle fit.

« On est suivit, Layan ! »

Il regarda à son tour, et se retourna rapidement.

« C'est clair, on est pisté. Il va falloir speeder.»

Marco donna un grand coup d'accélérateur, qui dégagea un gros nuage de poussière derrière la voiture. Pierrot en fit autant, suivi de plus en plus près par le véhicule, qui ne prenait même plus la peine de se cacher. Puis une détonation retentit, suivie d'une deuxième, puis d'une autre, encore.

« Ils nous tirent dessus ! » cria Fredo, paniqué. « Accélère ! »

« Qu'est-ce qui ce passe, Layan ! » cria Mado. « Ils se font tirer dessus ! »

Les impactes de balles se faisaient entendre sur la carrosserie. Les trois voitures se livraient à une course poursuite des plus spectaculaires. Marco cherchait à atteindre le refuge au plus vite. Là haut, ils serait en sécurité.

Après avoir attendu le clin d'œil approbateur de Marco, Layan expliqua brièvement à Mado et Laurent ce qui ce passait. Il leur parla de la section, et de la réunion de la veille.

A chaque virage, ils manquaient tous de se retrouver dans le décor. Ils arrivaient presque, quand la vitre arrière de la voiture de Pierrot explosa, arrosant tout l'habitacle de bris de verre. Le siège avant passager se retrouva couvert de morceaux de vitre et d'une étrange couleur rouge.

« Fredo ! » Hurla Dam. « Ils ont buté Fredo ! »

Se retournant brusquement, Pierrot fit une large embardée sur le côté droit de la route, et perdit le contrôle de sa voiture. Il dérapa à gauche, puis à droite sur une cinquantaine de mètres, puis la voiture glissa sur le côté, et se mit à faire une série de tonneaux.

Ils finirent leur course sur le bas côté. Heureusement, ils s'en sortirent sans blessures graves, et se précipitèrent tous deux hors du bolide en compote, l'arme au poing.

Plus loin, les autres s'étaient arrêtés, et faisaient demi tour. Leurs poursuivant arrivèrent vite à la hauteur de la voiture accidentée,

et s'arrêtèrent à leur tour, avant d'envoyer une rafale en direction de la carcasse. Dam et Pierrot répliquèrent, tuant l'un de leurs agresseurs, et éclatant plusieurs vitres de leur voiture. A ce moment, Marco et les autres arrivèrent. Layan tirait de sa fenêtre, mais n'arriva pas à en toucher un seul. Ils avaient des armes automatiques et semblaient rôdés au combat urbain.

« On ne tiendra pas longtemps, avec le peu de munitions qu'on a » dit Marco.

« On a pas le choix » cria Dam. « Faut se les faire. »

Ils arrivaient effectivement à la fin de leurs cartouches, quand la voiture de leurs poursuivants explosa, dans un vacarme assourdissant. Puis des tirs vinrent de tous les côtés. Les mystérieux occupants de la voiture, se faisaient tirer comme des lapins. Ils tombaient tous les uns après les autres.

Les gars ne captaient rien à ce qui se passait. Puis les tirs cessèrent, suivis d'un étrange silence.

« C'était quoi, ça ? » se demanda Pierrot.

« Regardez ! » dit Layan.

De chaque côté de la route, sortant des sous bois verdoyants, apparurent une petite dizaine d'individus armés jusqu'aux dents, et aux allures pour le moins bizarres. Ils étaient tous bardés de plaques de métal, et de gilets pare-balles. On se serait cru dans Mad Max. l'un d'eux avait une crête, un autre était, sous son harnachement, vêtu d'un smoking bleu, un autre encore arborait de nombreux tatouages, des mollets au cou, en passant par les bras.

Ils étaient réellement très impressionnants. Ils s'approchèrent. Marco avança vers eux, le fusil chargé. Mais au fur et à mesure qu'il marchait, une impression bizarre l'envahissait. Il était de plus en plus sûr de savoir qui ils étaient.

L'un d'eux, qui portait un lance-roquettes, arriva à sa hauteur.

« Groupement Latitude 4, à votre service. » dit l'homme, pour se présenter. « Moi, c'est Caps. »

Marco tomba sur le cul. Il n'en croyait pas ses oreilles. Pour lui, le Groupement Latitude 4 n'était qu'une légende, un mythe. Il en avait souvent entendu parler, et c'est en leur honneur qu'il avait créé la

Section Latitude 4. Après un long silence, il avança son bras pour lui serrer la main.

« Marco, Section Latitude 4. On en a autant à votre service. »

« C'est vraiment votre nom, bande de copieurs ? »

« Oui, on croyait que vous n'étiez qu'une légende. On s'est appelé comme ça en votre honneur. »

« Une légende ! » s'exclama Caps. « Vous entendez ça, les gars ? Nous sommes des légendes vivantes. »

« J'ai toujours rêvé d'être célèbre ! » dit un petit homme ventripotent, avant d'éclater de rire.

« Qu'est-ce que vous foutiez en compagnie de ces chiens ? » demanda Caps.

« Ils nous ont attaqués hier soir, et nous ont suivi jusqu'ici. »

« Vous savez qui ils sont ? » demanda Caps à Marco.

« Non, pas vraiment. Des Kappas, peut-être…» répondit-il timidement.

« Exactement. Regardez. »

À ce moment, un gars tout maigre amena l'un des cadavres en le traînant, et le jeta à terre. Puis il sorti un couteau de sa poche, et commença à lui couper tout le contour du visage.

« Qu'est-ce que vous foutez ! » cria Dam.

« Regarde bien. » dis Caps.

L'homme au couteau, ayant achevé de découper la face de sa victime, arracha soudain la peau d'un coup sec, ce qui entraîna quelques gémissements de dégoût au sein de la section. Mais le silence revint rapidement quand ils aperçurent ce qu'il y avait en dessous.

« Ce que vous voyez, c'est un Kappa. » Expliqua Caps.

Tous restèrent silencieux et écoutèrent avec attention son récit.

« C'est un humain. Tout comme vous. Mais d'une nationalité différente. Vous êtes né en France, lui en Kap. Ces taches noires que vous voyez sur son visage sont la marque de son pays. Tout comme un africain est noir, et un français est blanc. Vous me direz que le Kap n'existe pas, et vous aurez raison. Il n'existe pas sur la Terre, mais sur

Afra, votre planète et la notre. Nous ne sommes pas des terriens, mais des afrates. »

« Je capte rien. » dit Pierrot.

« Sur la planète Afra, il y a deux ans encore il y avait des chinois, des africains, des européens. Imaginez la Terre, avec un grand pays en plus, le Kap. Mais il y a un an, un politicien nommé Jima Lepa est arrivé au pouvoir. Il est kappa, et prône la préférence nationale. Il a engagé une guerre, et a conquit la plupart des pays afrates. Il a ensuite commencé par enlever tous leurs droits au impurs, comme il nous appelle. Et il y a huit mois environ, il a mis en place les 'grandes concentrations'. Il veut éliminer de la planète toutes les races dites inférieures. Il a commencé à les rafler et les emprisonner sur la 'grande terre'. »

« La Terre ? » demanda Mado.

« Oui, celle que vous prenez pour votre planète n'est qu'un puit, une voie de garage. La Terre, comme vous l'appelez, se situe au fond d'une grande vallée, dans la Zone 4. »

« La Zone 4 ? »

« La Zone Latitude 4. C'est une zone montagneuse, ou se trouve une grotte, qui est la réplique exacte de celle qui se trouve à quelques kilomètres plus au nord d'ici. C'est la qu'ils vous ont fait faire le voyage. »

« Mais tu délire ! » le coupa Dam. « Ça fait pas qu'un an que je vis ici. Je suis né ici… »

Caps émit un petit rire.

« Ils vous ont effacé la mémoire, et l'ont remplacé par une mémoire fictive, vous donnant une fausse identité, un faux passé sur Terre, de faux souvenirs de votre enfance sur Terre. Sur Afra, c'est la guerre civile. On n'est pas beaucoup à s'être révoltés, mais certains kappas se sont mis de notre côté. On a réussi à prendre le contrôle de la Zone 4, et de ce fait, à arrêter les expulsions. Mais je ne sais pas si on tiendra longtemps. »

« Mais ces kappas là. Qu'est-ce qu'ils foutaient ici. » Demanda Layan.

« Ils sont là pour vous surveiller, et veiller à éviter tout risque d'information. »

« Alors ce ne sont pas des flics ? » demanda Marco, surpris.

« Non, l'état n'est pas au courant, les présidents aussi ont été expulsés. »

« Tu nous a parlé d'une grotte. » repris Layan. « On peut la voir ? »

« On y va, si vous voulez. »

Les autres semblaient tous d'accord, et ils partirent en direction du nord. Sur le chemin, ils firent plus ample connaissance.

Il y avait Franck, un homme grand et fort, armé d'un canon scié, et coiffé d'une courte crête vert kaki, Malik, le tatoué, et ses flingues à la ceinture. Tools, l'homme au costard, était le spécialiste des bidouillages en tous genres. Il y avait aussi Julia, avec son précieux fusil sniper,caché dans une toute petite valise, Buzz, qu'ils avaient déjà vu avec son couteau, et Monsieur Pigles, un petit gros bien habillé, aux allures de bon père de famille, qui trimbalait sur lui un sac à dos rempli d'explosifs. Caps, enfin, leur servait de chef.

Lorsqu'ils arrivèrent aux abords de la grotte, les membres de la section observèrent un silence de mort. Devant eux se dressait une grande colonne rocheuse, qui culminait bien à trente mètres, et sortait de terre, comme un appendice géant, une antenne, un geyser figé en pleine éruption. A la base de ce totem gigantesque, ils purent apercevoir une ouverture dans la roche, d'à peine deux mètres de large, sur un mètre de haut. Quand ils furent tous à son niveau, Caps s'avança, et se retourna vers eux.

« Voici la frontière qui vous sépare de votre planète. C'est par ici que vous êtes arrivés, et par ici que vous retournerez chez vous. Si vous le souhaitez… »

« Tu veux dire que c'est comme une porte, un passage entre deux monde ? » demanda Dam.

« Et bien, tu comprends vite, toi. C'est ce que je vous dis depuis tout à l'heure. » Lui répondit Caps, en souriant. « Est-ce que ça dit à quelqu'un de se battre pour récupérer nos terres ? »

« Je marche. » dit Pierrot, sans hésiter.

« Moi aussi. » suivit Dam, en levant son flingue.

Marco et Virgil se joignirent à eux, après quelques instants de réflexion. Layan regarda Mado, attentif. Elle lisait dans ses yeux le

désir de partir sur cette autre Terre avec elle. Là-bas, ils auraient peut-être une chance de changer de vie. Elle regarda Laurent, se demandant si c'était bien la place d'un gosse de treize ans. Puis il lui pris la main, et fit un signe affirmatif, avec sa tête. Elle lui fit un petit sourire, et transmis le message à Layan. Ils allèrent donc rejoindre leurs camarades.

« Bienvenus dans le Groupement Latitude 4. » dit Caps, en mettant son lance-roquettes sur son épaule. « Allons-y ! »

Ils avancèrent tous à l'intérieur, jusqu'à une paroi rouge, et brillante. Caps s'avança sur qu'à elle, et apposa sa main sur la roche. Puis il disparut. Malgré la surprise, les autres en firent autant. Mado fut la dernière à mettre sa main sur le mur. Quand elle le fit, il lui sembla ressentir une étrange chaleur. Puis tout disparut très vite autour d'elle, laissant place à une lumière jaune aveuglante, qui disparut à son tour, au bout de quelques secondes. S'en suivit le néant. Le noir complet envahissait jusqu'au moindre détail. Même son corps lui était imperceptible. Puis la lumière revint, plus éblouissante que la première fois. Elle se sentait très lourde, et avait mal au ventre. Et toujours cette lumière lui détruisait les yeux.

Il y eu une grande détonation. Comme un coup de revolver, puis dans cet état de semi conscience, elle sentit la brise frôler son visage.

2ère partie
Des terriens sur Afra

I

C'était l'une de ces jolies journées que l'on savoure lentement au fil du temps, et des murmures champêtres, allongé dans l'herbe verte, en mâchouillant une brindille, sous la voûte feuillue des arbres centenaires. C'était aussi l'un de ces jolis ciels, que l'on contemple des heures durant, transformant les nuages en de drôles de personnages, si blancs en ce si bleu décor, et qui, au gré des vents et des courants d'air, redeviennent pour un temps des nuages, avant de semer leurs ouates enchantées en l'espace. Le soleil dominait en sa brillante place et donnait à ce coin de terre la grâce et la beauté des anges. Au loin montait aux cieux une verte montagne, comme un chemin tracé pour qui voudrait tenter de détrôner l'astre régnant. En écoutant un peu, au delà du chant des oiseaux, on pouvait entendre le doux ruissellement d'un cours d'eau, qui glissait, du haut de ces sommets, jusqu'à venir se perdre dans les terres verdoyantes, pour les irriguer de sa fraîcheur et de sa pureté. Quelques poissons, peut-être, y frétillaient aussi.

C'est en ce paysage qu'ouvrirent grands leurs yeux Marco, Mado, Layan, Laurent, Dam et Pierrot. Derrière eux, à cinq mètres environ, se trouvait la colonne rocheuse par laquelle ils étaient venus. Caps fit quelques pas, au milieu des fougères, puis se retourna vers eux, en montrant de son bras les terres Afrates.

« Bienvenus chez vous ! » dit-il enfin. « Bienvenus sur Afra. »

« Je le crois pas. » s'exclama Pierrot. « On est plus sur Terre, là ? »

« Non, la Terre, c'est par là. » répondit Buzz, en désignant le monticule, derrière eux.

« Ici, c'est la Zone 4. » continua Caps. « Il faut pas trop traîner dans le coin, on pourrait croiser une patrouille. »

« Je croyais que vous teniez la zone. » dit Layan.

« On sait jamais. J'ai un mauvais pressentiment. » Continua Caps. « Allez, on va au campement. »

Monsieur Pigles, Tools, et Simon étaient déjà rendus à la lisière de la forêt, et le reste de la petite troupe les suivit parmi les arbres, et dans l'obscurité des branchages compacts qui leur cachaient le ciel. Malik, Franck et Julia fermaient la marche, accompagnés de Dam et de Marco. Ce dernier ne semblait pas indifférent aux formes généreuses de Julia. Il laissait régulièrement tomber ses yeux rêveurs dans le corsage kaki de la tireuse d'élite du groupe, et cru même, l'espace d'un instant avoir aperçu un petit bout de téton, ce qui lui fit relever la tête immédiatement, de peur de se faire griller en flagrant délit de matage de nichons. Elle racontait à Dam ces exploits, à grand renfort de détails précis.

« C'était trop fort » dit-elle. « T'aurait dû voir sa tête, quand la balle l'a atteint. On aurait dit qu'il avait vu le pruneau arriver. Il causait avec je sait pas qui, et d'un coup, il a ouvert de grands yeux, et paf ! Plus de bouche. Avec mon viseur, j'ai presque cru que le sang allait me gicler dessus, quand sa mâchoire a explosée. C'était trop fort. »

De leur côté, Mado, Laurent, et Layan marchaient côte à côte, en rêvant de leur avenir.

« On pourrait se trouver une petite ferme. » dit Mado. « On élèverait des vaches, et on boufferait des lapins… »

« …et puis on passerait le restant de nos jours à nettoyer la merde, et à couper du foin. Laisse tomber, faudrait plutôt se trouver un petit fourgon sympa, on l'aménage, et on bouge sur les routes. Et à nous les concerts et les teufs ! »

« C'est pas une vie, d'être tout le temps sur la route. »

« Tu rigole. On serait libre, et on irait où on veut. »

« Moi je voudrais bien vivre avec des vaches. » dit Laurent, en mâchouillant une brindille.

« Vous êtes nuls, tous les deux. » dit Layan, dégoûté, avec l'accent de la campagne. « Je vais pas finil ma vie au milieu des bouses de vôches, comme un pésan. Tu m'imôgine, mô, avec leu bélet, du clakos plé la goûle, et leu chti cônon ôplé môgé ? »

Mado et Laurent éclatèrent de rire, pendant que Layan courbait le dos en faisant le papi.

« Vin dieu d'vin dieu ! M'en vô tlaire lé vôches ! »

Laurent riait à en pleurer, et se mit à imiter Layan.

« Non di diou ! » criait-il. « M'en vô tlaire lé vôches ! »

Mais leur délire fut de courte durée. Devant eux, les autres s'étaient arrêtés d'un coup, comme pétrifiés dans leur élan.

« Non de dieu ! » cria Simon, avant de s'élancer devant lui, suivit de près par Tools et Mr Pigles.

Plus loin, à une vingtaine de mètres, gisaient deux corps. Il y avait là une femme et son enfant, étalés dans l'herbe. L'enfant avait les yeux ouverts, et un trou au milieu du front. La femme, elle, était étendue, à demi nue, quelques mètres plus loin, le visage tuméfié, et couvert de sang.

« Ils ont attaqué le campement, les enfoirés ! » s'écria Caps. « Venez vite ! »

Ils se mirent tous à courir, par delà les buissons, et au milieu des arbres. Ils se prenaient des branches dans le visage, et les pieds dans les racines. Ils passèrent une clairière, puis un petit ruisseau, et débouchèrent enfin sur le campement. C'était un vrai massacre. Parmi les arbres, il y avait ici et là les cadavres d'une cinquantaine de personnes. Des femmes, des enfants, des vieillards, tout le monde y était passé. Les tentes, même, avaient été brûlées, et fumaient encore.

Mais quelque chose n'allait pas. Il n'y avait aucune trace des hommes. Ils eurent beau regarder sous les débris des tentes, et partout où ils purent, mais il n'y avait nulle part ne serait-ce qu'un cadavre d'homme. Mis à part les quelques grands-pères qui baignaient dans leur sang. Puis il y eu un cri. C'était Julia. Elle s'était enfoncée dans les bois, à l'autre bout du camp. Ils se précipitèrent, et la trouvèrent en larme, la tête dans les genoux.

« Qu'est-ce qui se passe ! » demanda Buzz. « Julia ! »

Elle tendit le bras en guise de réponse. Ils tournèrent la tête dans la direction qu'elle désignait, et Layan vomit. Il y avait devant eux, suspendus à un mètre du sol, les corps de tous les hommes du camp. Une trentaine de pendus, environ, étaient disséminés ici et là, au gré des branchages feuillus, les uns tirant la langue, et d'autres crachant du sang, les yeux exorbités, et le visage violet. Ils étaient là, les hommes. On avait tué leurs aînés, ainsi que leurs enfants, violé leurs femmes, et pour finir, on les avait pendus, comme une ultime sentence. Et l'on avait fait ça parce qu'ils n'étaient pas de la bonne race. Ils n'étaient pas kappas, et cela méritait la mort.

Julia pleurait dans les bras de Buzz, pendant que Layan s'essuyait la bouche, en se tenant le ventre. Ils étaient tous atterrés, et ne pouvaient plus rien dire. Malik et Mr Pigles commencèrent à ramasser les corps, ici ou là, et à ramasser les débris. Les autres finirent par les suivre, et ils nettoyèrent le camp. Une demi heure plus tard, en lisière de forêt, s'alignaient quatre-vingt quatre corps. Caps faisait les cent pas, allant de Jeanne, sa petite sœur, à monsieur Rodany, un ami de son père, en passant par la mère de Malik, ou le fils de Simon, âgé de trois ans à peine. Puis il se retourna vers les autres, et brisant le silence de mort qui régnait, se mit à crier.

« On va se les faire ! Venez avec moi ! On va se les faire ! »

Ils le suivirent tous aveuglément, comme des zombis, animés de cette soif de vengeance, cette haine, qui vous coule des lèvres, comme un filet de bave sortant des babines d'un chien enragé. Buzz tripotait ses lames, effleurant le tranchant de son pouce, vérifiant leur capacité à éventrer le pauvre kappa malchanceux qui se mettrait en travers de sa route. Mr Pigles, lui malaxait des petits bouts de 'pâte à modeler' dans ses mains, jusqu'à en faire de jolies petites boules, d'à peine deux ou trois centimètres de diamètre. Puis il les rangeait au fur et à mesure dans sa poche, après avoir pris soin de les enrober individuellement dans du papier à chewing-gum.

Il y avait, non loin de là, un poste avancé kappa. C'était une sorte de petit hameau, composé d'une quinzaine de cabanes en bois, et qui se situait à dix minutes à peine d'où ils se trouvaient. Quand ils arrivèrent près du lieu en question, ils firent silence. Ils se tapirent dans les fourrés, et observèrent. A quelques mètres d'eux, quelques soldats s'enfilaient des bières, en rigolant, assis sur une jeep. Plus loin,

d'autres marchaient par-ci par-là, vacant à leurs occupations, astiquant leurs armes ou matant des photos de cul.

Caps s'approcha doucement de Layan. Il mit sa main sur son épaule, et lui montra un endroit du camp qui lui paraissait un point stratégique.

« Tu vois ce gros tas de terre, là-bas ? »

« Ouais. »

« Tu ira te placer là-bas, avec Franck, Pierrot et Malik. »

« Tu veux attaquer le camp ? »

« Patience… »

Puis il s'approcha de Julia.

« Toi, ma puce, tu te planque ici, et tu shoote tout ce que tu peux. Ça te va ? »

« No problémo. »

« Buzz, tu la couvre, avec Mado, Simon et Marco, et si ils passent par là pour se barrer, vous les crevez. Reçu ?

« Ça marche. » répondit Simon.

« Tools, Dam, Mr Pigles, vous viendrez avec moi. On se postera sur le côté droit, là-bas. » Dit-il en désignant le coin le plus près des cabanes.

« Et moi ! » se plaignit Laurent.

« Toi, tu reste au campement. »

« Non ! »

Mado s'approcha doucement.

« C'est dangereux, mon cœur. Tu es trop jeune. Ils pourraient te tuer, tu comprends. »

« Et toi, tu crois que tu as plus le droit de mourir que moi ? »

Rugit-il, en la fixant soudain droit dans les yeux.

« Mais… »

« Si tu meurs, moi, j'ai plus personne, alors je veux pas rester au camp. »

Elle restait là sans rien dire, le regardant s’enflammer, plein de rage et plus motivé que la plus part d’entre eux.

C’est Dam qui mit fin à la discussion.

« Tiens, petit. Prends mon couteau. Tu couvriras Julia avec les autres. Ok ? »

« Ok, camarade afrate. » répondit-il, d’un ton presque militaire.

« On attaquera ce soir. » dit Caps. « Allez, on se barre. »

Ils retournèrent prudemment sur leurs pas, et passèrent l’heure qui suivit à reconstruire un campement de fortune.

La nuit arriva vite, imposant à ces lieux un décor obscur, et d’une brume noire, recouvrant les bosquets, les ombres et les visages, qui se faisaient de plus en plus tendus. Ils allaient bientôt passer à l’attaque, et leurs cœurs battaient la chamade, autant qu’un tambour, sur le champ de bataille, jouant les coups de canons et les rafales de fusils dans la plaine, jusqu’à en devenir la cible potentielle.

II

Il était presque quatre heures du matin, quand la porte de l'une des cabanes de bois qui se trouvaient en bordure de forêt s'ouvrit. Un jeune homme en sortit, torse nu, et se dirigea vers l'arbre le plus proche, pour y satisfaire une envie pressente. Il portait un fusil à l'épaule, et semblait avoir du mal à tenir son arme et son engin en même temps. Tout son corps était couvert de ces tâches noires, par lesquelles on pouvait facilement déduire son origine, et par de là, son camps.

Il finissait de faire tomber les dernières gouttes de son sexe tacheté, quand une main se referma sur sa bouche, le tirant en arrière. Il eu à peine le temps de sentir la grande lame s'enfoncer dans sa gorge, que déjà il s'effondrait inanimé. Tools se releva et essuya son cran sur le tissu fripé de son costard. Mr Pigles s'avança à son tour et posa son sac à dos à terre. Il l'ouvrit, et en sorti trois de ces petites boules qu'il avait roulées quelques heures auparavant. Il referma enfin son sac, et le remit sur son dos. Il sortit de sa poche trois petits bâtons blancs et rouges, et les enfonça un à un dans les boulettes. Il les disposa ensuite près des cabanes, à quatre mètres de distance les uns des autres. Refaisant le chemin inverse, il cassa en deux les bâtonnets, et se mit à courir vers les bois.

« On se bouche les oreilles » dit-il. « Et on arme son flingue. »

S'en suivit une détonation de tous les diables, qui fit voler en éclat sept des petites cabanes qui se trouvaient là.

« Et que le spectacle commence… » murmura Dam, en regardant les flammes, qui dansaient devant eux, au milieu des débris,

dans une incandescente folie, illuminant le ciel, de ses feux aux dents longues.

« Tu parle d'un spectacle… » Lui répondit Caps, en armant son calibre. Puis des coups de feux éclatèrent, à l'autre bout du camp. C'était Layan et les autres, qui se la mettaient avec les soldats de garde. Puis les cabanes s'ouvrirent, et d'autres hommes en sortirent, armés, bien décidés à faire taire les connards qui les réveillaient à une heure aussi tardive. Ils furent accueillis par Caps et ses collègues, qui n'en laissèrent que très peu sortir vivants. Les rafales pleuvaient de tous côtés, et dans la cohue, ils ne remarquèrent pas un petit groupe de soldats qui se dirigeaient vers la forêt, en courant. Ici ou là, des hommes tombaient, sous les tirs de Julia, qui ne savait plus où donner de la tête, tellement il y avait de lapins dans son champ de tir. Puis une longue rafale eu lieu sous les arbres, là où personne ne s'était posté.

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel ! » cria Dam. « Qui est là-bas ? »

« Je sais pas, viens ! » cria Tools. Et ils se dirigèrent vers l'endroit d'où venaient les coups de feu. En arrivant sur les lieux, ils tombèrent en plein milieu d'un champ de bataille. Devant eux, des soldats kappas tiraient sur d'autres kappas. Ceux de droite étaient une petite vingtaine, et décimaient les autres, qui n'étaient plus que cinq ou six. Ils auraient bien liquidé les quelques survivants, mais dans l'un des deux camps se trouvaient apparemment des alliés potentiels, et ils ne savaient pas lequel. Tools fit signe à Dam de le suivre, et ils contournèrent les soldats par la gauche. Se retrouvant derrière les cinq survivants kappas, ils décidèrent de les mettre en joue, et de juger de leur réaction.

« Les mains en l'air ! » cria Dam. « Grouillez vous ! »

De l'autre côté, les tirs avaient cessés, mais on entendait toujours le bruit des affrontements qui avaient lieu dans le camp.

Les soldats, se sentant pris, n'opposèrent aucune résistance, et déposèrent les armes. L'un d'eux, pourtant, tenta de se rebeller.

« Vib Lepa ! » cria-t-il, en ramassant une grosse pierre.

Avant qu'il ne puisse la jeter, Tools lui envoya un pruneau dans la tête. Il s'effondra au sol comme une merde, et le caillou roula jusqu'aux pieds de Dam, qui le ramassa, et le jeta au loin.

« Comme ça on est fixé. » dit Tools, en rechargeant son arme.

« Ça voulait dire quoi, ce qu'il a dit ? »

« C'est leur cri de ralliement. Ça veut dire 'vive Lepa'. »

Trois hommes leur tombèrent soudain dessus, les plaquant au sol, et braquant leurs flingues sur leurs tempes. Pendant ce temps, deux autres gars abattirent les prisonniers.

« Bossa pa ! Vo sé ké ! » Criaient-ils. « Vo sé ké ! »

« Pa kappa ! » cria Tools. « Sacta latitude ! Frass ! Pa kappa ! »

« Vous sé français ? » demanda l'un des soldats, en baissant son arme.

« Oui, français ! » cria Dam.

A ce moment, le soldat se retourna vers ses camarades, et remit son fusil sur son épaule.

« Sén frass ! » cria-t-il. « Di amiss »

Les autres enlevèrent à leur tour leurs armes et aidèrent Dam et Tools à se relever.

« Qui vous êtes, vous. On n'est pas habitués à voir des kappas nous serrer la main, par ici. » Dit Tools.

« On est déserteurs » dit l'un d'eux, qui semblait être leur chef. « On combat les frontistes. »

« Ben alors venez avec nous, il en reste à buter, là bas. » dit Dam, en se demandant se que devenaient les autres, au camp.

« Néba ! » cria le soldat. « On y va ! »

Ils se mirent à courir vers le camp, et quand ils arrivèrent, ils tombèrent nez à nez avec les quelques rescapés kappas, qui fuyaient en direction des bois. Ils n'eurent qu'à s'arrêter devant eux, pour que les fuyards se rendent, encerclés de toute part. les rebelles kappas se jetèrent sur eux pour les désarmés, les assenant de coups de pieds dans la gueule, et de coups de crosse. Caps, Layan, et les autres, n'en croyaient pas leurs yeux.

« Qu'est-ce que c'est que ce foutoir ! » dit Mr Pigles, hébété.

« Ça c'est trop fort ! » rajouta Caps.

« Regardez ce qu'on a trouvé ! » cria Dam. « Des déserteurs anti-frontistes ! »

Caps s'approcha, et tendit la main au chef des déserteurs.

« Section latitude, moi, c'est Caps. »

« Moi c'est Kélia, et là c'est mon frère Kazej. Tous les gars qui sont là sont de bons soldats, près à mourir pour la cause. »

« Faisons en sorte qu'il en meure le moins possible. On a déjà perdu deux hommes, tout à l'heure. »

« Qui ? » demanda Dam.

« Marco, en voulant protéger le petit, et Franck, juste avant que vous arriviez. » répondit Caps. « C'est con. »

« Deux des leurs pour l'un des nôtres ! » hurla Dam, en direction des prisonniers. Puis il sortit son flingue, et en dégomma deux au hasard.

« Arrête, Dam ! » cria Mado, qui arrivait juste, avec Laurent, Simon, Buzz, et Julia. Mais la haine était la plus forte, et Caps sortit son flingue, pour en descendre deux autres. Ils s'écroulèrent en silence, sous le regard de Mado, qui tenta en vain de cacher les yeux de son petit frère.

« Laisse moi, Mado. » dit-il. « Tu crois que j'en ai pas vu mourir, tout à l'heure ? »

Elle se sentit alors impuissante, devant la rage qui gagnait peu à peu son frère, le rendant toujours plus dur, et de plus en plus apte à tuer ou voir mourir des gens. Il fallut bien qu'elle se fasse à cette idée, car ils étaient là pour combattre, et si jeune que soit son frangin, il ne survivrait qu'en sachant combattre, et non en se cachant dans ses bras. Elle compris soudain que la haine qu'ils étaient venus combattre devenait peu à peu leur alliée, leur arme, et presque leur amie. Ils allaient combattre la haine par la haine. Ils massacreraient les massacreurs, et violeraient peut-être les violeurs. En tout cas, elle en était sûre, cette guerre les changerait tous, et pas forcément en bien.

Dans le quart d'heure qui suivit, les prisonniers furent tous exécutés d'une balle dans la tête. L'un d'eux, qui n'avait que quatorze ans, cracha au visage de Kasej, lorsque celui-ci lui posa son revolver sur sa tempe. Il s'effondra cinq secondes après, dans l'herbe verte baignée de rosée, au milieu des cadavres de ses compagnons d'infortune. Puis le camp fut fouillé, et ils récoltèrent toutes les armes et les munitions qu'ils purent trouver, ainsi que trois jeeps.

Lorsqu'ils eurent rassemblé tout ce qui les intéressait, ils mirent le feu au campement. Dans les lueurs du petit jour, les arbres centenaires s'illuminaient par endroits, jouant des ombres et des vents alentours, animant des fantômes et des spectres sylvestres, qui rampaient sur le sol, tant la lumière régnait en cet endroit, et grimpaient jusqu'aux cimes, comme allant raconter leur désespoir au ciel, pour peu qu'il les écoute, et veuille bien les absoudre.

Peut-être étaient-ce les esprits de ces soldats morts après la bataille, ou peut-être était-ce seulement la lumière, dans sa forme la plus exquise, qui donnait à ce paysage cet air béni des plus grandes folies, et des extravagances les plus éphémères qu'ai pu créer un massacre de plus, dans tout ce qu'un massacre de ce genre peut avoir de grâce et de beauté.

Ils restèrent un moment à regarder ce feu de joie, sans joie aucune, et sans d'autre tristesse, d'ailleurs, que celle que l'on s'autorise à ressentir, parfois, et qui s'arrête aux yeux de son voisin, de peur qu'elle ne le rende triste. Mais le voisin, bien entendu, est toujours triste aussi, et le cache aussi bien que l'on peut le cacher.

Ils rentrèrent au camp vers six heures, amenant avec eux les déserteurs, qui s'assimilèrent ainsi à la section, grossissant ses rangs, et apportant ainsi un vent nouveau au sein de la révolte.

III

Ils étaient maintenant une bonne trentaine, réunis autour d'un grand feu, par petits groupes, à discuter de ce dur combat qu'ils avaient à mener. Les échos lumineux de leurs noires réflexions enchantaient les branchages et résonnaient en l'âme obscure de cette forêt, derrière les arbres, et dans la douce lumière de l'aurore discrète qui avançait lentement, au fil des heures, le long des feuilles et des branches mouillées. Quelques gouttes de rosée, tombant ça et là, ponctuaient le récit d'une journée naissante, en son berceau de sang, et langes de douleurs.

Assis sur de vieilles caisses de bois, Caps, Layan, Kelia et trois autres gars aux visages bicolores parlaient, le regard sombre et les traits tirés. Il y avait là un représentant de chacune des trois ethnies. Deux représentants afrates de la rébellion, l'un blanc, et l'autre kappa, côtoyaient un rebelle terrien, autour d'un soleil symbolique, flamboyant et réconfortant.

C'était un bien joli tableau en cette affreuse nuit.

« Il faut absolument qu'on s'organise. » disait Caps, l'air inquiet. « Il faut qu'on trouve des moyens supplémentaires de combattre. Des armes, des hommes, des véhicules. »

« Les camps de l'armée régulière en regorgent, » dit Kelia, « mais les dépôts sont sous surveillance de jour comme de nuit. »

« Il y a bien une ville, dans le coin, non ? » demanda Layan. « Il n'y a quand même pas que des arbres, sur vôtre planète. »

« Il y en a bien une, oui, » commença Kelia, « mais… »

« S'il y a une ville, » le coupa Layan, « il y a une armurerie, et des bagnoles, des camions. »

« Si tu crois que c'est si facile, » dit Caps, « tu fout le doigt dans l'œil. »

« Est-ce qu'on a le choix…» soupira Layan.

« On doit pouvoir prendre Delag. » dit soudain Kelia. « C'est une petite ville, sur une colline, un peu plus au nord, où j'ai pu rencontrer quelques personnes plus ou moins hostiles aux idées frontistes. Ce n'est pas très grand, et avec leur aide, on devrait pouvoir s'y procurer une bonne partie de ce dont on a besoin. »

« Sérieux ? » dit Caps, dont un large sourire embellissait maintenant le visage.

« C'est certain. »

Si Kelia disait vrai, cela leur permettrait sûrement de grossir leurs effectifs, et d'envisager sous un autre angle la stratégie à adopter. Mais une chose était sûre. Prendre Delag était le seul moyen de continuer la bataille.

Un peu plus loin, en bordure de forêt, un autre petit groupe s'était formé.

Mado était assise sur une souche, la tête de son frère posée sur ses genoux. Elle lui caressait délicatement les cheveux, pendant que lui s'endormait lentement. En face d'elle, Simon était accoudé à un arbre, et s'amusait avec une feuille qu'il venait d'arracher. Il la pliait et la repliait sans cesse, lui donnant de multiples formes. Malik aussi, était là, et nettoyait son flingue avec minutie, passant son petit chiffon jaune à travers tous les reliefs, et tous les creux de son petit bijou, comme il aimait à l'appeler.

« Si je veux pouvoir compter sur lui en cas de coup dur, » disait-il en regardant Mado, « il faut bien l'astiquer, et enlever la moindre poussière. Tu vois ? »

« T'es à fond dans ton flingue, quoi. » répondit-elle.

« C'est mon pote, tu sais. Je lui dois la vie. Si je ne l'entretenais pas, il y a longtemps que je serais mort. »

« Tu crois qu'il te servira à quoi, ton joli pote, quand ils ramèneront l'artillerie ? » dit soudain Simon. « C'est bien beau pour

faire le beau devant les gonzesses, mais c’est pas avec ça que tu va affronter un tank. »

« Et tu vois une autre solution, monsieur gros bras ? »

« Tout ce que je dis, c’est que si on se contente de nos bites, on va pas vivre bien longtemps. Il faut qu’on trouve des armes, et du matériel. »

« Et tu trouve ça comment, toi ? »

« Sûrement pas en restant le cul sur un tronc d’arbre, à guetter le premier connard taché qui passe. »

« T’insinue que je bouge pas mon cul ? Tu crois que je suis un crevard ou quoi ? » Hurla Malik, en s’avançant vers Simon, menaçant.

« En tout cas, c’est pas moi qui ai laissé crever francky, tout à l’heure. »

Mado ne savait plus où se mettre et n’osait dire un mot, pour calmer les deux hommes. Entre l’imposant Simon et Malik, qui tenait toujours son flingue dans les mains, elle n’était pas très fière. Elle se serait bien levée, pour les laisser régler ça entre eux, mais Laurent dormait, et elle avait beau lui donner de petits coups discrets sur la tête, il ne se réveillait pas, et faillit même un moment se mettre à ronfler.

A force d’insister, il finit quand même par ouvrir un oeil, et elle pu se lever avec lui pour esquiver les deux enragés, qui ne décoléraient pas d’un pouce.

Ils hurlaient maintenant des injures, l’un traitant l’autre de sale bougnoule, ou de sale arabe, et l’autre comparant son adversaire à un porc, engraissé par le pouvoir, et le désignant comme leur dernière chance de ne pas mourir de faim.

Elle fit une cinquantaine de mètres, et alla rejoindre Julia, qui nettoyait, elle aussi, son arme, assise dans l’herbe fraîche, en fumant une clope. Son fusil était une véritable œuvre d’art. d’un noir d’encre du canon jusqu’à la crosse, il était couvert d’une multitude de petits dessins, évoquant ici des corps entremêlés, et là, des démons, ou des animaux. Seule une ligne d’une dizaine de millimètres d’épaisseur restait vierge, sur le dessus du canon. Même le viseur était sculpté. Dans une petite mallette, elle rangeait un par un, au fur et à mesure, les éléments de son jouet, dans leur logement de mousse.

« Ça va ? » demanda-t-elle, en voyant le frère et la sœur arriver.

« Nous oui, » répondit Mado, « mais ces deux là, ils sont complètement barges. »

Elle désigna Malik et Simon, d'un signe de la tête.

« Ils t'ont fait le coup de l'engueulade après la bataille ? »

« C'est un peu ça, oui. »

« T'inquiète pas. Ils font toujours ça, mais ça ne va jamais bien loin. »

« Tu me rassure. »

« C'était ta première fois, tout à l'heure ? »

« Ouais. »

« Pas trop dur ? »

« Un peu, si. »

« Qu'est-ce qui t'as amené là ? Si ce n'est pas trop indiscret. »

« Ben on avait fugué de chez mon père, et puis on a rencontré Layan, et puis voilà, quoi. Tu sais, on devrait être en train de courir sur les routes, à l'heure qu'il est. »

Une perle roula sur sa joue. Elle semblait plus touchée qu'elle ne le disait. Elle tentait bien de regarder par terre pour se contenir, mais lorsqu'elle croisa le regard de Julia, elle s'effondra en larmes.

« Ils les ont abattus comme des bêtes. » gémissait-elle. « Ils se rendaient, après tout. C'est dégueulasse. »

« Dis toi qu'ils auraient fait la même chose à notre place. » lui répondit Julia, en posant son fusil.

« Mais ce gamin… il était si jeune… »

« Des gosses, il y en avait aussi à l'endroit où tu te trouve, il y a quelques jours. Et ils n'ont pas hésité à les tuer. Je sais que c'est dur, mais tu dois comprendre qu'on n'en est plus à discuter de paix, ou de pitié. Tout ce qu'ils veulent, c'est nous exterminer. »

« Mais… »

« Mado ! » continua Julia en changeant de ton. « Pense à ton frère, et pense à tous ceux qui sont morts ! Il n'y a qu'une seule issue à

notre combat. Ce sera eux ou nous, et je ne compte pas mourir tout de suite, alors il faut bien s'y faire. »

« C'est tellement dur… » Gémit Mado, en lui tombant dans les bras.

« Je sais, je sais, ça va aller. »

Laurent les regardait, sans véritable expression dans le visage, en caressant les brins d'herbes du bout de ses doigts.

« Faut tous les buter, ces connards ! »

« Laurent ! » s'écria Mado, en lui envoyant une gifle en pleine figure.

Il s'étala de tout son long sur le sol, mais se releva dans la seconde.

« Je ne veux plus t'entendre dire ça, Laurent. Ce qui s'est passé tout à l'heure, c'est des histoires de grands. »

« Des histoires de grands, mon cul. En tout cas, c'est pas des histoires de femmelettes. De toute façon, Pierrot et Dam, ils vont m'apprendre à tirer, et je vais dégommer les tachés.

Mado s'apprêtait à lui répondre, mais elle s'arrêta soudain, attirée par des bruits venant du feu de camps.

Les gars s'étaient regroupés, et semblaient se préparer au départ. L'un des déserteurs venait vers eux, leur faisant signe de venir. Ils allèrent donc à sa rencontre.

« On reprendra cette discussion plus tard » dit Mado. « C'est pas fini. »

Quand ils furent tous réunis, Caps monta sur une caisse, et le silence se fit. Il leur expliqua brièvement le plan qu'ils avaient élaborés, leur parlant de Delag, et des alliers potentiels qu'ils pourraient y trouver, ainsi que de l'aspect matériel de la chose.

Il appuya fortement sur l'aide que se proposaient de leur apporter les déserteurs kappas, et sur l'importance de renforcer les troupes. A l'heure où l'armée régulière avançait à grands pas, il paraissait plus qu'urgent de passer à l'offensive. Dans la haine et le refus de la différence, trois drapeaux se réunissaient enfin, faisant éclore l'espoir de voir un jour se lever le soleil sur un monde où l'on ne mourrait plus à cause de sa couleur, ou de ses croyances. En cette

nuit lourde du poids de la mort et des cris, où le courage et la douleur des uns fondaient en larmes devant le sang des autres, l'alliance était née.

IV

Telle une verte ceinture, les arbres entouraient la petite colline de Saj Hilsz, lui donnant l'air de sortir tout droit d'un conte fantastique. En cette matinée ensoleillée, le monde entier paraissait si pur et si calme que même les évènements de la veille semblaient bien peu de chose. Les oiseaux chantaient, et les passants passaient dans les rues de Delag, au sommet de cette verdoyante tour. Il régnait dans la petite ville une atmosphère paisible qui laissait présager d'une journée des plus agréables. Il devait être onze heures, et les gens finissaient leurs courses, en prévision du déjeuner à venir, ou se promenaient, flânant devant les magasins et les pâtisseries. Il n'était pas rare, pourtant, de croiser des soldats, au détour d'une rue. Par deux ou trois, ils quadrillaient la ville, montrant ainsi leur suprématie, aux yeux du monde ou, du moins, à ceux de ces passants qui ne les baissaient pas.

Un groupe d'une dizaine d'hommes armés surgit soudain de la rue principale. Il s'agissait de Kélia et d'une partie de ses hommes. Ils se dirigeaient vers la grande place d'un pas ferme, en saluant les sentinelles, quand ils les croisaient, jouant parfaitement leur rôle de soldat frontiste. Quand ils arrivèrent près de la grande fontaine, un soldat les attendait, assis sur le rebord, en fumant sa clope.

Kélia lui fit signe de la tête, et l'homme se joignit discrètement à leurs rangs, sans qu'aucun d'eux ne s'arrête. Il les conduisit jusqu'à une baraque étrange, aux allures de maison hantée, qui se révélait être une ancienne maison de passe, laissée à l'abandon, après l'exécution sommaire de toutes ses occupantes, ainsi que des quelques hommes

qui se trouvaient là au même moment. Le groupe entra donc, et la rue retrouva son allure calme et sereine.

A l'extérieur de la ville, les fourrés s'animaient et les pas résonnaient sur le sol, dans le balai cliquetant des harnachements métalliques et du frottement des tissus.

Dans la maison, le mobilier était sommaire, et le peu qui n'avait été détruit tombait en morceaux, bouffé par les insectes et la brûlure du temps. Le petit groupe marcha jusqu'à une salle si sombre que l'on n'y voyait pas à cinq mètres devant soi. Le plafond y était très bas et il fallait parfois se pencher en avant pour éviter les lustres, qui étaient accrochés à un mètre à peine du sol. Kélia imagina un instant une vingtaine de nains en pleine partouze dans cette salle sur mesure et laissa échapper un petit fou rire.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? » demanda Kasej.

« Rien du tout, je me demandais juste à quoi servait un plafond si bas dans une maison close. »

Ils se regardèrent tous deux quelques secondes, puis éclatèrent de rire.

« Tu pense à ce que je pense ? » articula difficilement Kasej.

« Des nains ? »

« Oui… » Répondit Kasej, en essayant tan bien que mal de reprendre sa respiration.

« C'est méchant quand même… » Dit Kélia, en se calmant un peu. « C'est mesquin ! »

« Oui, » dit à son tour Kasej, « c'est petit ! »

Et ils éclatèrent de rire à nouveau. Puis la troupe s'arrêta. Ils étaient arrivés à l'autre bout de la pièce. L'homme qui les avait attendus sur la fontaine alluma des torches qui se trouvaient là et ils purent distinguer de multiples caisses, alignées les une à côté des autres, d'un mur à l'autre de la salle. C'étaient visiblement des caisses de munitions et d'armes à feu.

« Kélia ! » appela leur guide. « Si tu veux des armes, fait ton choix mais fait le tout de suite. On n'a pas trop de temps. »

« Merci Olja. Ça ne prendra pas longtemps. » Dit-il. « Faites le plein, vous autres, on se grouille ! »

Les gars se remplirent les poches de balles et de grenades, et purent refaire leur équipement au complet, sans que la réserve ne soit épuisée.

« Bon. » dit Olja. « Je vais rejoindre les autres. Bonne chance, les gars. »

« Merci frérot. Bonne chance à toi. » Lui répondit Kélia.

Ils se regardèrent un instant droit dans les yeux, puis Olja disparu dans l'ombre environnante, laissant son frère et ses compagnons dans leur cachette.

Loin de là, pas si loin que ça, les canons des fusils s'alignaient dans les buissons et au détour des arbres, pointant leurs visées vers cette si tranquille et si paisible ville. Les oiseaux chantaient toujours, et le soleil était plus brillant que jamais. C'était le calme avant le bruit, la vie avant la mort, et la rosée avant le sang.

Des coups de feu se firent soudain entendre, au sein de la petite ville, suivis immédiatement par les cris des habitants. La bataille avait commencée. Sur la grande place où s'était déroulé le rendez-vous, des soldats se tiraient dessus au milieu des passants. Il y avait au milieu de la rue les cadavres de deux jeunes hommes en uniforme. Le sang avait coulé jusqu'au trottoir, et ruisselait dans le caniveau. Un groupe d'une quinzaine de gars attaquaient un camion militaire garé devant la fontaine. C'était Olja et sa bande. Les occupants du véhicule s'étaient réfugiés derrière un muret de pierre, et tentaient de retenir les assaillants en attendant des renforts.

Les dits renforts étaient d'ailleurs presque arrivés. Il y avait deux camions et six hommes à pieds. Ils arrivaient presque à hauteur de la vieille maison, quand un éclair jaillit de derrière une fenêtre, et une langue de feu alla s'écraser sur le camion qui était en tête du convoi. Il explosa immédiatement, dans un tonnerre de feu et de métal. Le second camion n'eu pas le temps de freiner, et vint littéralement tamponner la carcasse flamboyante. Aussitôt, une pluie de balles s'abattu sur eux. Les soldats avaient beau essayer de se défendre, ils étaient en contrebas, et ne savaient où tirer. Ils se firent vite descendre, et au bout de cinq minutes, il ne restait qu'un tas de ferraille en fusion, et un amas de corps déchiquetés, tâchés, et mutilés.

De leur côté, Olja et ses hommes ramassaient les armes des soldats morts, et s'apprêtaient à partir vers la mairie, où se trouvait le

gros des troupes. Kélia et les autres étaient aussi en route. Ils rejoignirent leurs camarades à la fontaine, et tous repartirent par la rue principale. Mais deux rues plus loin, ils durent s'arrêter, bloqués par un barrage humain. En effet, les soldats frontistes avaient barré la rue avec trois camions, et les attendaient de pieds fermes. Ils étaient au moins trente, peut-être cinquante. Ils accueillirent les déserteurs en tirant deux roquettes dans leur direction. L'explosion fut impressionnante, et au moins cinq gars y restèrent. Dans la fumée et parmi les débris, les coups de feu s'échangeaient au hasard. Kasej eu juste le temps de tirer une fusée éclairante avant qu'une balle ne vienne perforer son crâne de part en part.

A cet instant, répondant au signal, le reste de l'alliance, qui était entré dans la ville, se précipita à leur secours, prenant l'armée régulière à revers. Ce fut un véritable massacre.

Les soldats, trop occupés à tirer sur les hommes qui se trouvaient en face d'eux, ne virent même pas la section s'aligner derrière eux, sur toute la largeur de la rue. Ce n'est qu'au dernier moment que l'un d'eux, se retournant pour débloquer son arme enrayée, les aperçu. Il les regarda un instant puis, serrant fort sa mitrailleuse contre lui, ferma les yeux.

Au moment où ils ouvrirent le feu, les uniformes volèrent en éclat, et une vingtaine d'hommes s'écroulèrent en même temps. Les survivants n'eurent pas le temps de comprendre se qui se passait, et se retournant par reflex, ils se firent tirer comme des lapins, à la fois par les gars de Kélia et d'Olja, et par la section. Mr Pigles balança un cocktail vers les camions, et l'un d'eux explosa, éjectant trois hommes à dix mètres de là.

Epuisés, blessés et perdus au milieu de cet enfer, les quelques soldats encore vivants ne tardèrent pas à déposer les armes.

Delag venait de tomber.

Les deux groupes se jetèrent dans les bras les uns des autres, en se criant leur joie. Dans l'enthousiasme collectif, personne ne fit attention à cette forme oblongue, un peu plus haut dans la rue, allongée par terre dans son linceul de sang. C'était une fillette d'une dizaine d'année. Elle était là, dans sa petite robe qui n'était plus très blanche, tenant encore, bien serré dans sa petite main, un joli petit bouquet de marguerites. Sûrement une balle perdue.

Ils mirent aussi du temps à se rendre compte que pierrot n'était plus avec eux. Il gisait, adossé contre une porte, un peu plus loin, là bas, les yeux presque fermés, respirant lentement, et regardant son sang couler. Il s'effondra sur le bitume dans la minute qui suivit. D'autres de leurs compagnons étaient tombés, ça et là, sous les balles frontistes, et offraient désormais leur corps aux yeux de la pitié et aux larmes des anges.

L'alliance enfin réunie, ils vidèrent sans trop de mal les étages de la mairie de tous ses occupants, et mirent les prisonniers dans une petite salle, en attendant de décider de leur sort. Pour l'heure le temps était venu de se réjouir et de savourer cette victoire. Et de compter les morts, aussi.

Le drapeau frontiste fut brûlé, et l'on accrocha à sa place, tout en haut du mât qui débordait sur la rue, le drapeau noir et jaune du Kap, sur lequel on avait inscrit au marqueur les lettres A.A.F., pour l'alliance anti-frontiste.

Plus tard dans l'après-midi, les seize prisonniers furent pendus à l'entrée de la ville, et laissés ainsi, comme des mets délicieux pour les oiseaux charognards, comme un épouvantail, pour effrayer l'armée régulière.

V

Les jours qui suivirent ressemblèrent beaucoup à celui-ci. Les trente-cinq révoltés parcoururent des kilomètres, érigeant leurs drapeaux dans cinq ou six villes encore, autour de Delag, et éliminant les frontistes avec une détermination sans limite, ralliant chaque fois à leur cause de nombreux soldats. Même certains civils proposèrent parfois de se joindre à eux, et c'est environ quatre-vingt hommes armés jusqu'aux dents et une dizaine de véhicules regorgeant de munitions qui se présentèrent aux portes de la ville fortifiée de Harkaas dans la nuit du vingt-sept août 2001.

Les imposantes murailles qui l'entouraient paraissaient infranchissables, tant elles étaient hautes. La ville, pourtant petite, était connue pour avoir résisté à de multiples attaques, au cours de diverses époques, sans jamais avoir ouvert ses portes à l'agresseur.

C'était là un objectif important et il était même indispensable de prendre cette ville, s'ils voulaient avoir une chance de continuer la lutte. Regroupés en bordure de forêt, ils observaient les remparts, en réfléchissant à une solution pour les passer.

« Si on faisait un petit trou. » proposa Mr Pigles, en portant une main à son sac à dos.

« T'as vu la gueule des murs ? » dit Dam. « Comment tu veux faire péter ça ? »

« Je te signale que je n'ai pas apporté que mon sandwich, dans mon sac. »

« Mais il en faudrait des kilos, pour exploser ce bordel »

« T'inquiète, j'ai ce qu'il faut. »

Olja arriva à cet instant.

« Combien tu peux faire de trous, avec ce que tu as ? »

« Je ne sais pas, huit, peut-être neuf, s'il n'y a pas de complications. »

« Alors on va en faire six. » dit Caps. « J'en veux trois en façade, deux sur le côté droit, près des arbres, et un autre sur l'arrière.

« C'est comme si c'était fait. » finit Mr Pigles.

« Fait les tous péter au même moment, comme ça, on les baisera sur tous les fronts et ils sauront plus où donner de la tête. »

Pigles partit sur le champs poser ses bouts de plastique, et les gars se divisèrent en trois groupes. Caps et une quinzaine d'hommes, partirent de l'autre côté de la ville, alors que Dam, Mado et Julia, accompagnés eux aussi de quinze ou vingt volontaires, se planquèrent à la lisière des arbres, sur le côté droit des remparts. Le reste de l'alliance se divisa à son tour en trois groupes, qui se postèrent devant la grande muraille, bien en face de l'entrée de la ville. Il y avait sur la gauche Olja et les gars de Delag, au centre Kélia et ses hommes, et enfin, sur la droite, Layan et Simon dirigeaient une vingtaine de volontaires, armés de rage plus que d'armes, puisqu'il s'agissait en grande partie de civils. Le temps était enfin venu pour eux de faire savoir aux hommes qui tuaient sous leurs yeux des femmes et des enfants que les armes avaient changé de mains, et qu'avec elles était venue la victoire.

Tout le monde attendait à son poste, bien camouflé derrière des branchages, ou des arbres, que le moment tant attendu arrive. S'ils prenaient Harkaas, ils bénéficieraient d'un avantage important sur l'armée Kappa. En effet, la plupart des liaisons radio et téléphoniques passaient par là, et prendre le contrôle de cet endroit leur permettrait de connaître l'avancée des troupes frontistes, et ainsi de parer plus efficacement à une éventuelle attaque. De plus, s'ils pouvaient entrer en communication avec d'autres réseaux de résistance, ils organiseraient les troupes et vireraient ces enfoirés de fascistes une bonne fois pour toutes.

Lorsque Mr Pigles rejoint Caps et les autres, il était presque trois heures. Il portait dans sa main une petite télécommande. Au centre de l'objet se trouvait un petit bouton jaune et carré, sur lequel

était dessiné une petite ampoule toute noire. Il vint s'accroupir près de son ami, et attendit le signal.

Toutes ses lumières éteintes, et ses gens endormis, Harkaas somnolait, silencieuse, dans l'obscurité et la paix. Les rues désertes parcouraient la ville, à la recherche d'un passant improbable, éclairées par la seule lueur d'un petit bout de lune, accroché tout là haut, dans l'encrier céleste. Et les ombres rampaient jusqu'à leurs propres ombres, s'agrippant aux murets, courrant dans les jardins, pour enfin se fondre dans la terre comme s'enfoncerait une goutte d'eau dans un désert.

D'un mouvement de la tête, Caps ordonna la mise à feu et Mr Pigles appuya sur le bouton.

Les six charges explosèrent toutes exactement en même temps, projetant des débris jusque dans les bois alentours et cela produit une détonation tellement forte qu'ils durent se cacher les oreilles pendant vingt bonnes secondes. S'en suivit un nuage de poussière qui entoura la quasi totalité de la ville. Puis des cris parvinrent à leurs oreilles. Les soldats sortaient dans les rues et se préparaient au combat.

C'est alors qu'ils attaquèrent, profitant de la fumée épaisse, et de la confusion. A grand renfort de cris de guerre en tous genres, ils parcoururent en courant les quelques trente mètres qui les séparaient du mur. Des hommes tiraient, en haut des remparts, et des balles invisibles vinrent trouer la peau des plus malchanceux. Mais les tireurs n'y voyaient rien, et la plupart des révoltés parvinrent jusqu'aux brèches saints et saufs. Poussés par la rage, ils passèrent l'énorme muraille et entrèrent dans Harkaas.

La confrontation fut immédiate. Devant la troupe que menaient Layan et Simon s'étaient regroupés une dizaine de soldats, qui tirèrent à leur approche une rafale meurtrière. Tous ceux qui se trouvaient devant, y compris Simon, tombèrent comme des mouches, foudroyés par les balles frontistes, mais les autres arrivant derrière ne laissèrent pas le temps à leurs ennemis de recharger et les abattirent sur le champ, avant de s'enfoncer dans les rues pavées.

Sur leur gauche, leurs alliés kappas, menées par Olja et Kélia, avaient déjà franchis les lignes, mais se trouvaient bloqués devant une barricade qui fermait toute la rue. Cachés derrière des murets, ou des voitures, ils essayaient désespérément de la faire sauter, mais tombaient un à un, chaque fois qu'ils tentaient une percée.

Dans la grande rue commerçante, la section civile avançait à grand pas. Ils avaient réduit à néant les défenses frontistes et couraient dans la rue déserte, l'arme au poing, vers d'autres soldats à refroidir. Mais arrivés au bout de la rue, ils s'arrêtèrent net. Devant eux se dressait un mur gigantesque qui les empêchait de passer. Ils s'apprêtaient à faire demi tour, mais c'est alors que les fenêtres des immeubles qui bordaient la chaussée s'ouvrirent et que le massacre commença. Trois étages plus haut, des soldats se mirent à tirer. A découverts, en plein milieu de la rue, et sans endroit aucun où se cacher, ils se firent descendre l'un après l'autre, dans leur course folle pour sortir de cette rue maudite. Des corps tombaient ici et là, et des têtes explosaient. Certains se brisaient les doigts, essayant dans leur désespoir de grimper sur le mur. Dam fut touché à la jambe, et tomba à terre en hurlant. Empoignant son flingue, il tenta d'en dégommer un, mais ce fut là son dernier coup de force. Cinq balles vinrent se loger dans son torse, tirant de lui un ultime hurlement, avant qu'il ne s'allonge au milieu de ses compagnons morts. Par chance, Mado et Julia parvinrent à s'enfuir, ainsi que deux ou trois gars, et s'enfoncèrent dans la forêt, abandonnant leurs camarades, les larmes aux yeux et le pantalon mouillé, autant de sang que d'urine. Mado criait en courant le prénom de son frère, perdu pour elle dans cette ville immense, au milieu des cris et des morts. Mais elle était sûre au fond d'elle qu'il s'en sortirait. Elle en était sûre.

De leur côté, Caps et ses hommes, ainsi que le petit Laurent, atteignaient le cœur de la ville, et, s'étonnant de n'avoir trouvé sur leur route aucune résistance, avançaient à grands pas sur la place principale, en direction de la préfecture.

Lorsqu'ils furent en plein milieu du passage, Caps les fit s'arrêter, car il ressentait comme une gêne. Le silence était trop pesant et les rues trop désertes.

« On se barre ! » cria-t-il.

Mais il était trop tard. Dans la rue par laquelle ils étaient arrivés avançaient une vingtaine de soldats, qui les tenaient en joue. Venant des deux autres rues qui partaient de la place, on pouvait entendre comme un grondement métallique, ponctué de grincements et de cris. Ils ne tardèrent pas à voir arriver de chaque rue un tank, accompagné de frontistes lourdement armés.

Encerclés de tous les côtés, ils ne lâchaient pourtant pas leurs armes et quand les chars s'arrêtèrent, et que le silence revint, aucun d'entre eux ne savait s'il fallait combattre ou rendre les armes. Ils se contentaient de garder dans leurs viseurs les gardes kappas. Puis un grand bonhomme casqué s'avança vers eux, l'air sûr de lui. Il tenait une canne dans sa main droite mais ne s'en servait en aucune façon pour marcher.

Quand il arriva près de Caps, le fusil de ce dernier lui arrivait juste à hauteur de la bouche. D'un geste lent de sa canne, l'homme fit baisser l'arme, et regarda Caps dans les yeux.

« Que ressent-on dans la défaite ? » demanda-t-il. « La haine domine-t-elle la peur ? »

« Ta gueule ! » répondit Caps, avant de se baisser.

Derrière lui se tenait Malik, son pistolet à la main. Il tira sur l'officier, faisant exploser toutes ses dents. La balle ressortit par l'arrière de son crâne, dans une gerbe de sang et de morceaux d'os. Il resta quelques secondes debout, puis s'effondra. Il y eu un bref silence, puis ils entendirent le cliquetis des fusils qu'on chargeait. En quelques secondes, ils furent tous abattus par les frontistes.

Du côté de la barricade, Olja et Kélia avaient déjà perdu la moitié de leurs hommes et tentaient une retraite forcée. Réduis à une petite dizaine de gars, ils fuirent à leur tour dans les bois, sous les tirs des soldats, courant à perdre haleine, se prenant les pieds dans les racines et des branches dans la gueule. Mais ils furent vite rattrapés, et durent livrer bataille à dix contre trente. Ce fut un carnage. Les autres ne prirent pas le temps d'utiliser leurs fusils, et les massacrèrent au lance roquette. Il ne resta vite d'eux que des morceaux de corps, des têtes et des bras éparpillés dans les herbes vertes et dans les flammes.

Perdues dans une forêt qu'elles ne connaissaient pas, Mado et Julia trouvèrent refuge chez un fermier du coin, qui les cacha dans sa grange quand les soldats passèrent. Il leur proposa même de se reposer dans la paille durant la nuit. S'allongeant dans les meules fraîches et écoutant le bruit d'une rivière proche, elles tombèrent de fatigue et s'endormirent très vite. C'est dans cette même rivière que le fermier jeta leurs corps quelques heures plus tard, après les avoir violées et égorgées.

Au petit matin, Layan et les quelques rescapés de la bataille, qui avaient été fais prisonniers pendant la nuit, furent fusillés devant la grande muraille.

Quelques gars qui s'étaient enfuis avec Julia et Mado avaient réussi à chaparder un camion, et à retourner au campement de la Zone 4. Il devait être six heure du matin, quand ils y arrivèrent, mais ils eurent une très mauvaise surprise. Le camp avait été entièrement détruit, et brûlé. S'attendant à rencontrer les frontistes, ils décidèrent d'emprunter la porte et de se rendre sur Terre, où ils seraient sûrement un peu plus en sécurité. Ils s'y rendirent, mais n'eurent pas le temps d'arrêter le camion, qu'une roquette s'y engouffra, et le transforma en torche. Quelques gars en sortirent. Certains brûlaient en se roulant sur le sol, et d'autres tentaient de s'enfuir, mais se faisaient tirer dessus aussitôt qu'ils avaient mis un pied par terre. L'un d'eux, pourtant, Derek, réussi presque à passer la porte, mais en entrant dans la grotte, reçu une rafale dans le dos, et s'effondra contre le mur rouge, avant de disparaître.

3ère partie
Communications

29 Ogho 2001 15H34

S.B.S. da K.G.F.L.K

…nad comen Terrs ad…
…dossma reben…
…lan cuma de…
…temas bian bih ad…
…enda cora bist-sorban…

29 Août 2001 15H34

Section de surveillance à quartier général front de libération kappa

…rien à signaler sur Terre…
…calme revenu…
…tout est normal…
…les terriens vivent leur vie…
…continuons surveillance…

<u>11 Siba 2001 13H28</u>

<u>S.B.S da K.G.F.L.K</u>

…temas deban ast jogs…

…kobatz plangads com fikten…

…mads espoked plangads toradz ad do…

…muss mads kiden ats…

…ke kods ads…

<u>11 septembre 2001 13H28</u>

<u>Section de surveillance à quartier général front de libération kappa</u>

…les terriens deviennent fous…

…ils se battent à coups d'avions…

…des mecs ont fait exploser deux avions dans des tours…

…beaucoup de gens sont morts…

…qu'est-ce qu'ils sont cons…

22 Mah 2002 06H17

S.B.S da K.G.F.L.K

…S.B.S atak…
…muss temas dor ad...
…es revaltz ad…
…est mil des atj…

22 Mai 2002 06H17

Section de surveillance à quartier général front de libération kappa

…section de surveillance attaquée…
…beaucoup de terriens à nos portes…
…c’est la révolution…
…ils sont des milliers…

22 Mah 2002 06H33

S.B.S da K.G.F.L.K

...tan subtans…

…ads en mars ad…

…tan subtans…

…... … … … … …

…borz kodz…

…ads…

… ... … … … … …

… ... … … … … …

22 Mai 2002 06H33

Section de surveillance à quartier général front de libération kappa

…sommes submergés…

…ils sont dans nos murs…

…sommes submergés…

…… … … … … …

…bordel, les cons…

…sommes…

… … … … … … …

… … … … … … …

22 Mai 2002 06H52

Section de surveillance à section latitude 4

…ici Derek, section A.A.F…

…section de surveillance neutralisée…

…contrôlons la zone…

…préparez invasion…

… … … … … … …

…on les a eu, ces connards…

… … … … … … …